

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE DROIT

L'OPIUM

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

Le lundi 13 juin 1910, à 1 heure 1/2

PAR

Paul GIDE

Président : M. PERREAU, professeur.

*Suffragants : } MM. FAURE, professeur.
 } SOUCHON, professeur.*

LIBRAIRIE

DE LA SOCIÉTÉ DU

RECUEIL SIREY

22, rue Soufflot, PARIS-5^e

L. LAROSE & L. TENIN, Directeurs

1910

THÈSE .
POUR
LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses ; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE DROIT

L'OPIUM

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

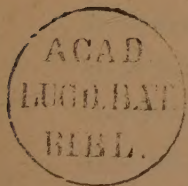
Le lundi 13 juin 1910, à 1 heure 1/2

PAR

Paul GIDE

Président : M. PERREAU, professeur.

*Suffragants : } MM. FAURE, professeur.
 SOUCHON, professeur.*



LIBRAIRIE

DE LA SOCIÉTÉ DU

RECUEIL SIREY

22, rue Soufflot, PARIS-5°

L. LAROSE & L. TENIN, Directeurs

1910

AVANT-PROPOS

C'est un fait universellement constaté que dans toutes les contrées de la terre et depuis les époques les plus reculées, les hommes ont tous ressenti le besoin impérieux d'un excitant physique et surtout cérébral. L'espèce humaine a toujours cherché avec la même avidité les produits susceptibles de satisfaire ce besoin, même lorsqu'elle s'est trouvée isolée au milieu des régions les plus désertiques. A tort, on l'a considéré comme un goût factice des races dégénérées, alors que, tout au contraire, c'est un besoin « naturel » qu'on retrouve aussi caractéristique chez les peuplades encore sauvages que dans les foyers les plus intenses de la civilisation ; seulement, à mesure que ce degré de civilisation est plus avancé, il faut trouver un stimulant plus actif et par suite plus dangereux pour réveiller des sensations vives sur les sens blasés, pour faire vi-

brer par des impressions rares les cerveaux devenus trop compliqués.

Mais, sauf cette question de degré, c'est le même besoin que nous retrouvons chez toutes les races : chez les nègres primitifs de l'Afrique centrale friands de kola ; chez les Maltais qui mâchent sans cesse des feuilles de bétel ; chez le musulman fumant le kief sous sa tente vagabonde ou stimulant ses forces avec le haschich durant ses courses à travers les horizons immenses du désert, sous ce ciel immuable où vibre une éternelle lumière ; chez le fumeur chinois couché sur sa natte près de la lampe qui veille sur ses longues rêveries d'opiomane ; chez nos races occidentales qui s'adonnent au tabac, au café et surtout à l'alcool, sous tant de déguisements multiples, et jusque chez ces dépravés qui vont chercher dans l'éther et la morphine les dernières jouissances possibles à leur organisme usé.

Si ce besoin est aussi instinctif chez tous les peuples c'est parce qu'il n'est que la contre-partie du sentiment le plus ancien et le plus tragique de l'humanité : celui de la crainte de la mort. Les hommes ne pouvant prolonger la durée de la vie ont cherché du moins à en augmenter l'intensité.

Telle est en effet la loi psychologique commune à toutes les races et que plusieurs fois l'histoire est venu confirmer par des exemples remarquables ; telle est l'explication de cette fureur qui pousse un jour les foules, sous la menace d'une catastrophe imminente, à se ruer vers tous les excès : Mieux profiter de l'heure présente, tel est au fond sous ses innombrables formes l'instinct auquel obéit inconsciemment aussi bien l'ouvrier qui, le corps las et l'esprit irrité, s'enivre au cabaret que le morphinomane qui d'une piqûre de sa seringue de Pravaz augmente l'intensité de ses sensations ou que le fumeur céleste aspirant la fumée de l'opium — tous cherchent également à se procurer artificiellement une plus intense joie de vivre ou du moins l'oubli momentané de tout ce qui peut la gêner et l'étouffer.

Mais de tous ces excitants il en est deux qui présentent un très grand intérêt car ils se partagent à peu près exactement le monde : c'est l'alcool et l'opium. Au premier, l'Europe et l'Amérique, au second la vaste Asie. Ces deux grands empires, qui divisent l'humanité en deux puissances presque égales comme étendue de territoire et comme nombre de sujets, après avoir grandi séparément

en Orient et en Occident, viennent de se heurter et de se pénétrer réciproquement faute d'assez de place sur notre globe. Nous assistons depuis quelques années à cette lutte entre ces deux fléaux impitoyables. Lequel l'emportera ? Se détruiront-ils mutuellement ou, solution plus vraisemblable, tous les deux régneront-ils ensemble ? ainsi s'achèverait plus vite leur œuvre dévastatrice... Pour l'un du moins, nous ne connaissons déjà que trop l'étendue de ses ravages, malgré tant de généreux efforts de tous côtés où l'on lutte sans trêve pour arrêter ses rapides progrès et, en ce qui concerne l'alcool, tout a été dit et écrit. Mais sur l'opium, que sait-on ? rien, ou bien peu de chose, malgré que cette question commence depuis quelque temps à captiver l'opinion publique ; si tout le monde en parle, très rares sont les personnes possédant sur ce sujet des notions précises et complètes. Nous verrons cependant que l'opium n'est pas moins digne d'attention que l'alcool, non seulement par ce caractère mystérieux qui a séduit tant d'esprits curieux, par la violence et la tyrannie qu'il exerce sur ses ferventes victimes, mais surtout par la somme colossale des intérêts économiques et sociaux qu'il met en jeu en ce moment.

Il est même extraordinaire que, pendant si longtemps, nous ayons ainsi ignoré la marche envahissante de ce poison en train de conquérir les régions les plus populeuses de la terre ; ce n'est que lorsqu'il a débarqué dans nos ports, lorsqu'on a vu briller les premières lampes des fumeurs dans nos capitales que soudain l'intérêt de cette question est apparu.

D'où est venue cette étrange fleur du pavot et à quel moment les hommes ont-ils découvert ses mystérieuses propriétés ? Dans quelles lointaines vallées suinte au coucher du soleil ce suc qui s'écoule par les blessures faites à la tête de la plante et la nuit seulement, comme si, consciente de tout le mal qu'il fera, elle avait peur de le distiller au grand jour ; comment, après des préparations compliquées, deviendra-t-il la « divine drogue » ; par quelles routes celle-ci circulera à travers le monde et quelle somme de capitaux et de travail elle mettra en mouvement sur son passage ; se rendre compte de son importance économique ; analyser son action intellectuelle si subtile et mesurer jusqu'où vont ses ravages physiologiques au fur et à mesure qu'elle imbibe plus profondément l'organisme du fumeur ; enfin, examiner

quelle réaction de l'opinion publique, quelle action législative, quels courants internationaux, a fait surgir ce qu'on appelle « la question de l'opium », — voilà le très vaste programme dont cette étude ne donnera qu'une très pâle esquisse.

Peut-être alors arrivera-t-on à cette conclusion imprévue que si de ces deux fléaux, l'alcool et l'opium, l'un doit absorber l'autre, mieux vaudrait encore dans cette sombre alternative que ce soit ce dernier qui l'emporte et règne sur l'humanité puisque toujours il lui faudra un excitant.

L'opium est moins dégradant pour l'individu, moins dangereux pour autrui, et il y a certes bien loin entre la vision du fumeur au visage affiné, aux gestes mesurés, au regard profond, distant, allongé dans le cadre artistique d'une élégante fumerie et s'abandonnant à cette étrange griserie cérébrale de l'opium qui l'emporte dans un voyage immobile vers les rives de quelque lointain mirage où l'on ne peut aborder, même en songe, que sur les flots légers de la fumée enchanteresse — et le répugnant spectacle de l'ivrogne titubant dans les rues sous les huées des enfants ou vautre dans ses vomissements au fond d'un cabaret hideux.

Le fumeur immobile et muet savoure son vice,

renfermé en lui-même et indifférent aux autres, alors que le buveur d'alcool gesticule grotesquement, pérore en bégayant au milieu de ses camarades et les excite par son exemple. Aussi le fumeur ne fait-il de mal qu'à lui-même tandis que l'alcoolique en fait encore plus à autrui et l'on sait quelle est l'énorme proportion des crimes dus à l'influence de l'alcool : ce sont les plus ignobles, les plus féroces dont les détails répugnants remplissent tous les jours les journaux.

Ce n'étaient pas des fumeurs d'opium, cette bande de mineurs ivres qui, ces jours-ci, en Pennsylvanie, imaginèrent comme distraction, un soir au sortir du cabaret, de crucifier un de leurs camarades et lui enfoncèrent sur la tête une couronne d'épines pour compléter la parodie sacrilège.

Si ces deux ivresses ont également à la longue des conséquences physiologiques funestes, leur caractère au moment même diffère profondément : l'alcool est surtout un excitant physique et l'opium un stimulant intellectuel, de là leurs manifestations si différentes !

L'alcoolique se plaît dans la compagnie grossière qui peuple les cabarets les plus mal famés et ne goûte que cette gaieté bruyante et vulgaire

qui circule dans une atmosphère épaisse, troublée par des rixes continuelles. L'opiomane, lui, recherche la société d'esprits cultivés qui, mûris par l'opium, se plaisent en des propos pleins de sagesse, d'indulgence pour autrui. Du reste les Célestes sont le peuple le plus cérémonieux, le plus poli du monde et l'opium augmente encore cette distinction poussée parfois jusqu'à l'extrême dans les fumeries, et leurs jouissances, nous le verrons, sont d'une nature aussi subtile et raffinée que celles de l'alcool sont ignobles et brutales.

Un fait connu c'est qu'un alcoolique qui commence à fumer ne boit plus, il méprise alors ses plaisirs passés, tandis qu'on ne cite pas d'exemple d'un fumeur devenu alcoolique. On a dit avec raison que si l'ivrogne est un ivre-mort, le fumeur, lui, est ivre-vivant (1).

Enfin la grande supériorité de l'opium et celle qui au point de vue social a le plus d'importance, c'est que ce vice asiatique n'est pas héréditaire en ses tares par l'excellente raison que le jour où cette habitude devient invétérée, où le fumeur est vraiment intoxiqué, il est alors complètement in-

1. Claude Farrère. *Les petites alliées*.

capable de créer une descendance. Sur ce point les spécialistes les plus autorisés sont tous d'accord, malgré la légende qui fait de l'opium un aphrodisiaque actif, à cause de la fréquente présence de femmes dans beaucoup de fumeries (1).

Il est vrai que cette thèse semble démentie par le fait que la race chinoise est une des plus prolifiques du monde, mais cela s'explique cependant très bien. Mariés jeunes, les Chinois engendrent la génération future avant d'être eux-mêmes dangereusement atteints car ce poison a une action très lente, et ce n'est qu'après plusieurs années qu'ils deviendront en même temps, par une admirable prévision de la nature, fumeurs invétérés et impuissants.

Aussi cette race jaune, de l'avis unanime de tous ceux qui ont visité ces régions, est une des plus saines et des plus vigoureuses malgré ce vice national.

L'alcoolique, au contraire, ne peut avoir qu'une descendance impitoyablement condamnée, car son mal est peut-être de tous celui dont les tares sont

1. Presque toutes les fumeries des ports sont installées en effet chez des courtisanes.

les plus héréditaires. Le fumeur ne paie que de sa personne sa dangereuse passion, tandis que l'alcoolique, lui, transmet lâchement les conséquences funestes de son vice à des innocents, et si lui-même n'a pas toujours à en souffrir, ses malheureux descendants, infirmes et dégénérés, auront à payer chèrement pour lui dans les hôpitaux et les prisons auxquels les condamne, avant même leur naissance, cette paternité d'un alcoolique.

I

HISTORIQUE DE LA QUESTION

Origines de l'Opium.

Contrairement à la croyance si universellement et si profondément enracinée par les légendes orientales, ce n'est pas dans la Chine mystérieuse qu'il faut rechercher l'histoire si ancienne des premiers rapports des hommes avec l'opium. On manque complètement de renseignements sur les origines du pavot à opium dont le passé nous reste encore inconnu, mais c'est en Asie Mineure qu'on trouve ses plus anciennes traces, et ce seraient les Musulmans qui, privés d'alcool par Mahomet, auraient répandu l'opium dans le monde au cours de leurs lointaines invasions.

Nous savons que le pavot était connu en Asie Mineure depuis les temps les plus anciens et que trois cents ans avant notre ère on l'employait déjà en Grèce en médecine ; Hippocrate parle du suc du

pavot comme ayant la propriété de verser le sommeil et on se demande même si le népenthès, que Calypso offrit à Télémaque pour lui procurer l'oubli de tous ses maux, n'était pas l'opium lui-même, apporté par l'Égyptienne qui donna, d'après la légende, la poudre qui servit à confectionner ce breuvage. Le pavot était en effet cultivé de vieille date en Égypte et de nombreux voyageurs en parlent.

En tous cas Dioscoride (77 ans ap. J.-C.) distingue nettement le suc des capsules de l'extrait de la plante entière et décrit même l'incision de la capsule comme elle est pratiquée en Asie Mineure ; Pline (1) expose l'action médicale du pavot et sa culture par les Arabes, mais en Grèce l'opium ne fut jamais utilisé qu'en médecine.

1. Pline. *Histoire Naturelle*, tome XX, ch. 76 donne des détails sur la façon d'inciser la tête du pavot. Et il ajoute :

« Le suc non seulement a une propriété soporifique, mais encore, si on le prend à trop haute dose, il cause la mort par le sommeil : on le nomme opium. C'est de cette façon que mourut en Espagne, à Baviem, le père du personnage prétorien Publius Licinius Cecina : une maladie qu'il ne pouvait supporter lui avait rendu la vie odieuse. Aussi l'opium a-t-il été l'objet de grands débats : Diaforas et Erasistrate l'ont condamné complètement, défendant de l'instiller, comme étant un poison mortel, et en outre, parce

On croit que ce sont les Persans qui, les premiers, contractèrent des Arabes l'habitude de manger l'opium comme stimulant en le mélangeant à du miel ou de la cannelle, mais le goût de fumer l'opium ne leur viendra que beaucoup plus tard, apporté par des Chinois.

En Chine, pour trouver la première mention du pavot il nous faut attendre jusqu'au début du VIII^e siècle. A cette époque un auteur, Chen-Tsang, décrit la fleur du pavot dans son *Traité de Botanique* ; avant cette date, aucune trace de cette

qu'il nuisait à la vue. Andréas a ajouté qu'il ne causait pas immédiatement la cécité, parce qu'il était sophistiqué à Alexandrie. Mais dans la suite, on n'en a pas condamné l'usage dans une préparation célèbre, nommée *diacode* ».

« Le premier caractère auquel on reconnaît la bonté de l'opium est l'odeur ; on ne peut résister à celle de l'opium pur. Le second caractère, c'est que, allumé à une lampe, il donne une flamme brillante et que, après avoir été éteint, il répand de l'odeur ; ce qui n'arrive pas dans l'opium falsifié, qui s'allume aussi plus difficilement et qui s'éteint souvent. On reconnaît l'opium pur par l'épreuve de l'eau : il y surnage en forme de nuage, tandis que l'opium falsifié s'y met en grumeaux. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le soleil d'été fournit aussi un caractère : l'opium pur sue et se fond, jusqu'à ce qu'il devienne semblable au suc récent. Monsédés pense que le meilleur moyen de conserver l'opium c'est de le mêler à de la graine de jusquiame ; d'autres recommandent de le mettre avec des fèves. »

plante qui, de nos jours, couvre des provinces entières.

La seconde mention est dans un livre sur la culture des arbres par Kuo-To-To qui vivait à la fin du VIII^e siècle, mais sans aucun détail pouvant nous éclairer sur ce sujet.

Le poète Yung-Tao, habitant vers 906 dans la province de Szechwan (celle qui de nos jours est en tête de la production), décrit dans un poème des pavots blancs poussant près de sa maison.

C'est seulement dans les *Trésors de l'herboriste*, composé par ordre d'un empereur en 973, qu'on parle des usages médicaux de l'opium. Un peu plus tard dans un traité de botanique écrit en 1057 par Su Sung il est dit que le pavot est devenu une plante qu'on rencontre déjà alors partout, et que, dans la campagne, on considère une décoc-tion de ses graines comme un remède très utile pour une foule de maux.

Enfin, au XV^e siècle, l'écrivain médical Lin Hung parle du suc lui-même contenu dans les capsules. « ... Alors on écrasait, pressait et filtrait la tête entière du pavot, on faisait après bouillir et évaporer la solution et le résidu formait un gâteau en forme de poisson... » C'était l'opium. Mais on

ne l'utilise encore que comme un remède très répandu pour calmer toutes les douleurs en général et très actif surtout pour les dysenteries.

Dans les écrits de Wang-hi, gouverneur du Kansu, qui mourut en 1488, on trouve la première description de l'opération qui consiste à scarifier les capsules du pavot après la chute des pétales, « d'après l'habitude arabe » ; il constate, ajoute-t-il, que c'est du nom arabe « afyun », adopté dans plusieurs provinces chinoises pour désigner l'opium, que vient le nom chinois lui-même, Fu-Yung. De là cet auteur déduit l'origine arabe de l'opium (1).

1. « Selon toute vraisemblance, ce sont les Arabes qui, initiés
« de bonne heure à la science des Grecs, peuvent être considérés
« comme les propagateurs du pavot et de ses propriétés dans toutes les contrées qu'ils visitèrent... De nos jours, dans tous les
« États Ottomans, les voyageurs portent avec eux de petits sacs
« contenant de l'opium et sur lesquels est écrite la légende
« Mash Allah qui signifie : présent de Dieu. Lorsque leur monture
« est exténuée ils partagent avec elle le suc reconstituant et
« reprennent leur chemin ; cependant ils savent ne pas aller au
« delà d'une certaine dose. L'opiphagie dans le monde de l'Islam
« ne s'est jamais élevée à la hauteur d'un abus... »

(Dr E. Martin.) « Revue Indigène ».

Un fait qui confirme cette version c'est qu'avant que le privilège

C'est à cette époque en effet que les Arabes introduisirent l'opium en pâte et montrèrent aux Chinois l'art de préparer les pilules et d'en user comme stimulant. Sous cette forme, l'opium ne tarda pas à provoquer des abus funestes et dès le xvii^e siècle des édits impériaux essayèrent en vain d'en supprimer l'usage.

En 1578 le célèbre savant chinois Li-Shi-Shen résuma ainsi l'historique du pavot en Chine dans son livre des *Matières médicales* : « Le pavot, dit-il, est connu depuis le viii^e siècle ; mais jusqu'au xv^e siècle, on ne l'employa que d'après des traditions médicales : d'abord par décoction de toute la plante, puis l'extrait des capsules seules ; au xvi^e siècle les Arabes enseignèrent l'art de scarifier les capsules et l'usage de la pâte d'opium comme excitant. »

Mais ce n'est qu'à la fin du xviii^e siècle que se répandit en Chine l'habitude de fumer l'opium.

A quel moment précis se place cet événement ? Les auteurs chinois eux-mêmes n'ont pas encore

de l'opium ne tombât entre les mains de la Compagnie des Indes, c'étaient des Musulmans qui seuls en Orient en faisaient le commerce et détenaient le monopole de sa préparation.

pu l'expliquer. Le représentant chinois à la Commission Internationale de l'Opium, qui vient de se réunir à Shangai, disait dans son rapport que ce furent les Espagnols, en introduisant le tabac en Chine au milieu du xvii^e siècle, qui apprirent aux Chinois à le fumer mélangé à l'opium.

Une autre hypothèse semble plus plausible. Au commencement du xviii^e siècle, les Hollandais débarquèrent à Formose des Javanais qui propagèrent dans l'île l'usage de fumer un mélange de chanvre et d'opium. Lorsque les Chinois s'établirent à leur tour à Formose, ils contractèrent rapidement cette nouvelle habitude et la transportèrent avec eux dans le Céleste Empire. Comme déjà l'usage de l'opium en pâte était très répandu, cette nouvelle habitude de le fumer se propagea instantanément dans un milieu aussi favorable à son développement.

Ainsi en Chine on connaissait déjà depuis plus de dix siècles le pavôt à opium, depuis plus de sept siècles ses propriétés médicales et depuis près de trois siècles l'art d'extraire le suc des capsules, avant d'avoir mis en pratique cette funeste habitude de le fumer. Cependant encore de nos jours beaucoup de personnes croient que l'opium a été

fumé de tout temps dans cet empire chinois dont la civilisation est une des plus anciennes du monde et à laquelle la légende populaire attribue l'invention de l'opium aussi bien que celle de la poudre.

Tout au contraire ! l'opium pour les Chinois est un vice occidental, une importation relativement récente, contre laquelle la Chine n'a cessé de lutter et dont les marchands anglais sont surtout responsables.

Ce commerce, d'abord entre les mains des Portugais qui faisaient venir l'opium de Goa, passa ensuite à la Compagnie des Indes Orientales qui en eut le monopole exclusif en 1773. L'importation augmenta avec une rapidité effrayante, malgré un premier édit de l'empereur Yung Cheng en 1729, défendant de fumer l'opium, plus par haine de l'étranger que par souci de l'hygiène publique. De 200 caisses en 1729 l'importation passe à 4.000 en 1790 (la caisse de 70 kilog.).

En 1796, nouvel édit qui interdit toute importation d'opium en Chine et en Corée, menaçant même les coupables d'emprisonnement et de mort ; mais, grâce à des gratifications pécuniaires, les Anglais trouvent des complices nombreux parmi les

fonctionnaires chinois : aussi la contrebande va toujours en augmentant.

6.000 caisses en 1817

10.000 — 1827

40.000 — 1837

GUERRE DE L'OPIMUM. — La Chine alors s'effraya devant une telle violation de ses décrets et l'étendue des ravages, et en 1838 détruisit par représailles 2.000 caisses d'opium en dépôt dans les magasins anglais de Canton, principal centre d'importation du poison. L'Angleterre, qui voyait dans cet opium venu de l'Inde une source de fortune pour sa colonie, n'hésita pas à sacrifier à ses intérêts commerciaux ceux de l'humanité et de la justice. Pour écouler son opium indou elle fit cette guerre devenue tristement célèbre sous le nom de « guerre de l'opium » qui se termina le 29 août 1842 par le traité de Nankin.

Les Anglais ont pourtant protesté contre la tradition historique qui les accuse d'avoir contraint la Chine à recevoir son opium des Indes. Les textes en effet ne contiennent aucune clause spéciale relative à cette importation de l'opium : il est seulement stipulé dans le traité de Nankin une indem-

nité de 30 millions de dollars pour les caisses d'opium jetées à la mer et l'ouverture de cinq ports chinois au commerce européen. Il faut dire cependant que cette clause générale visait surtout l'importation de l'opium, et le résultat prévu était bien d'obliger la Chine à accepter le poison, malgré ses lois prohibitives. Mais ce fut seulement après la deuxième guerre de Chine, dans le tarif général des douanes, établi à la suite du traité de Tien-Tsin en 1858, que l'opium figura pour la première fois dans la liste des marchandises admises officiellement et taxées.

Dès lors, grâce à cette intervention, qui fait peu d'honneur au gouvernement anglais malgré ses restrictions, l'importation de l'opium en Chine augmenta suivant une progression effrayante :

50.000 caisses (de 60 kil.) en 1850			
67.000	d°	—	1854
70.000	d°	—	1858
85.000	d°	—	1872
100.000	d°	—	1879

Après 1880 le budget des Indes encaissa un bénéfice annuel de plus de 210 millions de francs

rien que pour son exportation d'opium brut en Chine.

En même temps la culture du pavot à opium se développait à l'intérieur de la Chine avec une rapidité extraordinaire, couvrant des provinces entières de ses champs de pavots blancs qui remontent les vallées des grands fleuves chinois jusque sur les flancs les plus lointains du Thibet et des Monts Célestes : aussi actuellement la Chine est-elle de beaucoup le plus grand producteur d'opium du monde.

Ensuite vient l'Inde qui a passé au second rang pour la production mais la qualité de son opium est extrêmement recherchée par tous les fumeurs. La Perse ne vient qu'au troisième rang, fort loin derrière. Ce sont les seuls trois grands pays producteurs d'opium.

On cultive encore le pavot à opium en Asie Mineure, dans la haute Égypte, un peu en Turquie et en Bulgarie, mais ces opiums-là sont presque exclusivement utilisés pour les produits pharmaceutiques, comme nous le verrons plus loin.

Une constatation curieuse c'est que les seules régions du monde où pousse ce mystérieux pavot à opium sont situées sur les flancs de ce colossal amoncellement de chaînes de montagnes, les plus

hautes du globe, qu'on appelle le Thibet, cette gigantesque épine dorsale de l'Asie.

Au sud, c'est le versant hindou de l'Himalaya avec les fertiles vallées du Gange où se cultive le meilleur opium ; au nord-est, ce sont les pentes chinoises du Thibet et les plaines immenses au nord du Yangtze-Kiang où les champs de pavots s'étendent sans interruption jusqu'aux extrémités de la Chine, en diminuant de densité à mesure qu'on s'éloigne vers le Nord et l'Océan Pacifique ; enfin à l'ouest, sous le Pamir, c'est la Perse avec ses hauts plateaux, grands producteurs d'opium.

C'est donc seulement à l'ombre de ce massif géant que s'élabore la drogue divine, et c'est de ses vallées qu'elle ruisselle comme une lente et noire inondation sur le reste du monde ; elle submerge peu à peu tous les pays environnants et commence déjà à s'infiltrer dans tous les grands centres de population des autres continents.

Autrefois isolé par les montagnes et les déserts infranchissables de cette Chine presque inconnue, l'opium ne nous intéressait que par les récits de quelques voyageurs revenus de ces lointaines régions. Maintenant, à mesure que les moyens de transports se multiplient et deviennent chaque

jour plus rapides, avec eux l'invasion avance, sans cesse accrue : et tous les points en rapports avec l'Extrême-Orient sont actuellement contaminés par le poison asiatique.

Il est déjà dans nos ports, il gagne toutes nos capitales et toute une littérature nouvelle célèbre le mauvais génie des fumeurs d'opium.

Aussi à cette heure tous les peuples menacés par ce nouveau fléau ont-ils élevé à leurs frontières des lois prohibitives sévères pour arrêter cette dangereuse infiltration.

Et tous les gouvernements unis devant le péril commun ont entrepris une campagne déterminée contre l'opium, soutenus par l'opinion publique, subitement passionnée pour cette question à la mode.

Nous assistons ainsi à cet étrange spectacle de l'Occident repoussant avec terreur ce même poison qu'il avait autrefois imposé de force à l'Orient malgré ses protestations et ses édits.

II

CULTURE DU PAVOT

Le Pavot à Opium

Le « *Papaver Somniferum* » ou pavot blanc, cultivé en Orient pour l'extraction de l'opium, est assez différent du pavot rouge ou coquelicot sauvage qui pullule dans nos contrées.

La Plante. — C'est une plante annuelle dont la tige droite, d'une hauteur variant suivant les espèces de 0 m. 50 jusqu'à 1 m. 60, se ramifie assez près du sol. Ses feuilles rares sont larges, alternes, dentelées, irrégulièrement ondulées, divisées et d'une couleur glauque.

Les fleurs, solitaires à l'extrémité des rameaux, sont blanches, ainsi que les graines, du moins dans l'Inde et le Yunnan.

Il y a sur chaque plante de 7 à 9 rameaux se

terminant tous par une fleur qui renferme une capsule dont le disque supérieur est rayé régulièrement. Les semences, petites et jaunâtres, sont au nombre de 15.000 à 30.000 dans une seule capsule.

Climat et Terrain. — Le pavot à opium pousse jusqu'à 2.000 mètres dans la zone tropicale. Il craint la sécheresse et les fortes chaleurs alors qu'il supporte très bien les gelées et la neige elle-même. Ce qu'il lui faut surtout c'est un climat humide, une terre d'alluvion riche, profonde, perméable et le plus possible chargée en humus, d'une consistance moyenne mais plutôt un peu argileuse que trop légère. La condition essentielle est une fumure très abondante avec laquelle cette culture sera possible dans presque tous les terrains. On compte 18.000 kilos de fumier de ferme à l'hectare et des engrais variables suivant la composition du sol, mais en général à base de superphosphate et d'azotate de potasse.

Aussi rien que la préparation du terrain est assez longue et demande beaucoup de soins : nécessité de nombreux labours et hersages préliminaires pour ameubler convenablement la terre, étant donnée surtout la finesse des semences.

Même pour les terrains nouvellement défrichés il vaut mieux commencer par quelque autre culture moins délicate, telle que le maïs.

Si les pluies sont insuffisantes, il faut irriguer le terrain. Aussi en plaine il sera presque toujours divisé en planches rectangulaires. Mais l'eau ne doit pas stagner comme dans les rizières; aussi un canal profond entre les planches verse et déverse l'eau à volonté dans des sillons perpendiculaires qui arrosent les planches.

En pays de montagne on étagera les champs pour faire passer l'eau des uns aux autres.

Semis. — C'est en octobre et novembre qu'ont lieu en général les semis. Dans beaucoup d'endroits on trempe les semences la veille dans de l'eau camphrée pour activer la germination. Ces graines sont semées à la volée dans la proportion de 1 à 3 kilogrammes à l'hectare suivant les régions; on herse aussitôt après pour recouvrir les graines et on irrigue de suite.

Un très bon procédé employé dans le Yunnan consiste à faire, avec un outil spécial, une ligne de trous ayant de 3 à 4 centimètres de profondeur et placés à 40 centimètres les uns des autres, ces

lignes étant faites parallèlement à 30 centimètres les unes des autres. Dans chaque trou on met une pincée de graines mélangées de sable fin, on rebouche et on irrigue.

Ces irrigations se continueront tous les quinze jours dans les pays secs où les pluies sont rares, alors que, dans d'autres régions comme celle de Bénarès, cinq fois par an suffisent en moyenne.

La germination commence souvent dès le quatrième jour et il faut éclaircir les plantes lorsqu'elles n'ont que 5 centimètres de haut : deux autres éclaircissages suivront à mesure que ces plantes grandiront pour arracher les plus chétives ou celles qui sont trop serrées, de façon à ne laisser que les plus vigoureuses qui se développeront à l'aise à environ 20 centimètres les unes des autres.

La floraison a lieu quatre-vingts ou cent jours après, c'est-à-dire de fin mars au milieu d'avril, et la récolte elle-même fin avril.

Récolte des pétales. — La récolte des pétales qui précède celle de l'opium doit se faire au moment où ceux-ci vont tomber d'eux-mêmes, car on risquerait en les arrachant trop tôt de blesser

la capsule. Pour les cueillir délicatement on encercle le bout de la tige entre le pouce et l'index un peu au-dessous de la fleur et, en remontant la main, les pétales sont détachés sans abîmer la capsule.

Ces pétales sont placés dans un récipient plat qu'on pose sur un feu doux : on recouvre les pétales d'un linge humide et, pour lui conserver cette humidité, on tord au-dessus un autre linge mouillé jusqu'à ce que sous l'action de la vapeur d'eau qui se dégage ainsi les pétales adhèrent entre eux grâce à la substance résineuse qu'ils contiennent.

Les feuilles sont alors retournées et on recommence pour la seconde face le même travail.

Ces feuilles ainsi formées avec les pétales agglomérées s'appellent « leaves » : avec elles sont enveloppés tous les pains ou « cakes » d'opium brut des Indes. Ces leaves ont une odeur particulière qui donne en partie son arôme à l'opium ; aussi est-ce en vain qu'on a essayé de les remplacer par de la toile, du papier ou de la soie, l'opium enveloppé avec ces matières donnant un produit très inférieur.

Ces *leaves*, réunies en paquet de 1 kilogramme, sont classées en trois catégories livrées aux agen-

ces aux prix respectifs de 16 fr. 80, 11 fr. 75 et 8 fr. 40 le kilogramme, suivant la qualité.

Récolte du suc. — Cinq jours après la récolte des pétales commence la récolte de l'opium. Il ne faut pas que la capsule soit complètement mûre, à peine jaunâtre ; à sa maturité complète elle aura une teinte foncée et sera sèche.

Au coucher du soleil seulement on scarifie ces capsules avec une espèce de fourchette (*nash-tar*) (1) à manche de bambou, dont les dents légèrement divergentes, réunies entre elles et fixées au manche par un gros fil de coton, ont un côté tranchant. Ces lames, au nombre de quatre ou cinq, n'ont guère que quelques millimètres de saillie et d'intervalle entre elles.

Avec cet instrument on fait des incisions verticales de la base au sommet de la capsule, et très superficielles pour n'atteindre que les vaisseaux laticifères et non percer le fruit, car alors le suc s'écoulerait à l'intérieur. C'est pour éviter cela qu'on emploie cet instrument spécial, cette scarification

1. Les procédés d'extraction que nous indiquons sont ceux de l'Inde, mais les pratiques en Chine n'en diffèrent pas essentiellement.

demande une grande légèreté de main et une longue expérience.

Le suc, qui s'écoule d'abord laiteux, s'épaissit en devenant peu à peu plus foncé. Le lendemain, à l'aube et avant dix heures au plus tard, on enlève ce suc avec des grattoirs en fer et on le met dans de petits récipients que les cultivateurs portent à leur ceinture. On répète tous les trois jours cette opération et il faut jusqu'à 5 et même jusqu'à 9 scarifications pour épuiser le fruit. Les scarifications sont faites chaque fois dans un sens différent et la récolte dure de quinze à vingt jours, chaque ouvrier récoltant de 150 grammes à 200 grammes par jour.

On récolte ainsi une moyenne de 5 grammes par plante et de 15 à 20 kilogrammes d'opium à l'hectare.

Le suc épuisé, les capsules sont mises à sécher puis brisées pour recueillir les graines qui serviront aux semailles de l'année suivante.

Dans certains endroits on ramasse les plus belles capsules pour les graines avant la récolte et avant toute scarification.

Ce suc est alors versé dans des vases en terre où on le laisse reposer ; au bout de quelques jours un liquide particulier se sépare du reste de la matière

plus dense: c'est le *passewa* qui est presque noir. On le décante avec soin, car, s'il en restait, il nuirait à la qualité de l'opium.

Ce *passewa* est composé des principes les plus solubles de l'opium dissous par la rosée ou l'humidité de l'air lors de la scarification. On l'utilise pour composer le *lewa*, mélange de *passewa*, d'opium inférieur et de l'eau ayant servi à laver les récipients de l'opium de bonne qualité.

C'est ce *lewa* qu'on emploiera au moment de la confection des pains d'opium pour coller les *leaves* entre elles et autour de l'opium.

On se rend compte maintenant à quel point tout est utilisé dans le pavot.

L'opium, ainsi séparé du *passewa*, est remis dans des récipients en terre.

Dans la région de Malwa on le recouvre même d'huile de lin pour éviter toute évaporation. Comme dans ce district il n'y a pas monopole du gouvernement, là comme en Chine cette production est achetée au détail aux cultivateurs par des intermédiaires qui la revendront ensuite aux grandes agences de Patna et Bénarès.

Ces intermédiaires, dès qu'ils ont réuni 20 kilogrammes d'opium acheté au détail, l'enferment

dans des sacs en toile suspendus dans un local sombre et fermé. Pour faire complètement écouler cette huile de lin et pour en débarrasser l'opium il faut d'un mois à six semaines.

L'opium est versé ensuite dans de larges cuves plates où on le malaxe plusieurs heures pour obtenir un produit homogène d'une couleur uniforme. Alors on le divise en boules de 300 grammes et on l'envoie en octobre-novembre aux agences anglaises auxquelles les cultivateurs du Bengale soumis au monopole doivent vendre directement leur récolte.

A son arrivée aux agences, l'opium brut est soumis à un premier examen par des agents du gouvernement anglais de l'Inde qui s'assurent qu'il est pur, sans matières étrangères, ni colorants, ni trop de passewa.

Ces experts, ayant acquis une grande expérience par de longues années de pratique, arrivent à apprécier merveilleusement la qualité de l'opium à de très faibles indices : d'après sa consistance, sa contexture, son arôme et sa couleur. Selon ses qualités on l'accepte ou on le refuse, et dans le premier cas on lui donne un numéro qui, correspondant à une certaine qualité d'opium, servira de

base pour payer le producteur ou l'intermédiaire qui l'a apporté.

Confection des pains. — L'opium une fois accepté est conservé dans des magasins spéciaux de l'agence. On en prend chaque jour une certaine quantité qui est divisée par fraction de 1 kilogramme et pétrie séparément. Ensuite le tout est versé dans de larges cuves de 6 mètres de long sur 1 mètre de large et pétri à nouveau jusqu'à ce que l'opium ait une consistance suffisante comme le type-étalon (70 % d'opium et 30 % d'eau).

Pour fabriquer les *cakes* chaque opérateur, assis sur un banc de bois, est muni d'une mesure en étain et d'une cuvette en cuivre : il a près de lui les *leaves* humectées de lewa et, dans un vase, ce lewa destiné à faire adhérer les *leaves* entre elles et aux *cakes*.

L'opérateur met au fond de la cuvette, légèrement chauffée, les *leaves* en les collant les unes aux autres avec le lewa, de façon à former une couche de 1 centimètre d'épaisseur qui dépasse les bords de la cuvette. La quantité d'opium nécessaire au *cake* est prise avec la mesure et versée dans la cuvette sur les *leaves*. On pose dessus de nouvelles *leaves* imprégnées de lewa, on re-

lève la partie pendante des leaves du fond de la cuvette et on les colle aux leaves du dessus avec le lewa. Le cake est terminé.

On laisse une légère ouverture au sommet, pour que les gaz puissent s'échapper, qu'on refermera plus tard. On roule les cakes dans de la poudre de feuilles de pavot pulvérisées et on les met à sécher au soleil sur de petites assiettes en terre pendant trois jours. Dès que leur consistance est assez dure on les emballe dans des caisses en bois divisées en deux rangées de 20 cases chacune : soit 40 cakes par caisse.

Voici quelques renseignements complémentaires.

Composition d'un cake.

Opium.	1.370 gr.
Lewa.	219
Leaves	316
Trash (feuilles pulvérisées). . .	291
	2.196 gr.

1. *Opium du Yunnan*. — Espèce de pavot blanc beaucoup plus petit (80 cm.) quise cultive surtout dans la région élevée du Yunnan. Même culture qu'à Bénarès, mais différence dans la récolte, qui a lieu fin d'été. Mais on ne fait que deux scarifications, en-

Composition de l'opium brut.

C'est une masse molle, collant fortement aux doigts, de couleur noire ou plus ou moins rougeâtre.

Matières extractives (sels calcaires)	25 %
Eau	10 %
Narcotine	7 %
Morphine	6 à 12 %
Caoutchouc	6 %
Résine	3 1/2 %

En outre il n'y a pas moins de 17 alcaloïdes reconnus dont : narcéine, codéine, thébaïne, papavérine, laudanine, etc...

Deux acides : acide méconique et lactique.

Un corps neutre : l'opiange (analyse Lalande).

suite la capsule est coupée, brisée et bouillie dans des bassines pleines d'eau. On filtre et on évapore après pour avoir l'opium. On le mélange au premier dans des vases de terre qu'on remue tous les jours pendant un mois.

L'opium du Yunnan est souvent falsifié car les Chinois y ajoutent des matières étrangères (résine, etc.).

On en fait des pains cubiques de 3 kilogrammes et on l'envoie par caisse de 11 ou 12 pains à Saïgon.

Il est de qualité inférieure à celui de Bénarès, et comme espèce et comme préparation.

I. — Dépenses de culture par 10 hectares.

Amortissement du capital: pour défrichement	150 fr.
d° drainage	50
d° constructions (fermes), etc .	200
d° matériel (outils, animaux) etc.,	400
Surveillance	1.000
Préparation du terrain.	300
Fumures.	100
Achat de semences (1 kgr. 1/2 à l'hectare) .	5
Semis.	25
Main-d'œuvre pour la culture.	200
Irrigation	70
Récolte	500
	<u>3.000 fr.</u>

II. — Recettes annuelles par 10 hectares.

Rendement 20 kgr. à l'hectare, soit 200 kgr.

à 20 fr. 83 le kgr. (Prix du Yunnan). . . 4.166

Frais à déduire 3.000

Bénéfice 1.166 fr.

Soit un bénéfice de 116 francs à l'hectare,

III

LA FABRICATION DU CHANDOO

L'opium brut est utilisé de trois façons très différentes :

a) *Opium dont sont extraits les principes utilisés en médecine.* — Le point de vue médical, concernant surtout les alcaloïdes de l'opium, étant étranger à cette étude, nous laisserons de côté ce rôle cependant si important.

b) *Opium des mangeurs d'opium.* — Les mangeurs d'opium l'avalent sous forme de boulettes assez semblables à celles qu'on fume dans les pipes. Il y en a qui consomment le chandoo des fumeurs en roulant eux-mêmes une goutte de la drogue entre leurs doigts mais en général les mangeurs d'opium emploient l'opium non encore préparé en chandoo, car cette préparation compliquée le rend trop coûteux. On avale ces pilules avec du thé froid ou légèrement tiède, car une boisson chaude

dissout trop rapidement la pilule dans l'estomac en provoquant des effets très violents.

L'opium absorbé sous cette forme a une action beaucoup plus intense que lorsqu'on le fume et une pilule avalée représente dix fois le même volume fumé.

Les mangeurs d'opium sont d'abord tous les Indous. Comme le gouvernement défend aux indigènes de fumer l'opium aux Indes, ils ne le consomment que sous forme de pilules, ce qui est plus dangereux.

Ensuite ce sont tous ceux qui sont trop pauvres pour acheter le chandoo lui-même et ceux-là se rencontrent partout où se pratique l'usage de l'opium. Certains même se contentent de mélanger le *dross* laissé par les fumeurs (1) avec un peu d'eau ou de thé pour en faire une pâte qu'ils divisent en pilules et mangent avec joie ; dans les classes très pauvres on mâche même les pétales secs qui ont servi à envelopper les cakes et que revendent les bouilleries après avoir gardé ceux qui sont le plus imprégnés d'opium.

Enfin beaucoup de fumeurs d'opium eux-mêmes

1. Le *dross* est le résidu du chandoo, non complètement consommé, qui reste déposé dans la pipe.

l'absorbent en pilules lorsqu'ils sont privés, par le fait des circonstances, des moyens indispensables pour satisfaire leur vice : ainsi ils peuvent attendre sans trop souffrir des désordres physiques habituels au fumeur invétéré privé de sa pipe.

c) *Opium des fumeurs.* — C'est celui-ci surtout qui nous intéresse et qui va faire l'objet de ce chapitre. L'opium ne peut être fumé tel qu'il est récolté, ni même après la première préparation des agences. Il contient alors des principes vireux qu'il faut détruire et d'autres favorables qu'il faut au contraire développer pour donner à l'opium ce goût et cet arôme particulier si recherché par les fumeurs.

Cette transformation de l'opium brut en *chandoo* est une fabrication longue et très délicate où excellent seuls les Chinois ; elle a lieu dans des établissements appelés bouilleries.

Chaque région a une méthode un peu différente : on trouve des bouilleries dans toute la *Chine* (surtout au Yunnan et à Canton), aux *Indes Néerlandaises*, en *Birmanie*, au *Siam*, à *Malacca* et en *Indo-Chine*.

En Indo-Chine il y a une seule bouillerie, c'est celle de Saïgon. Comme c'est la plus considérable

et comme sa préparation très complète et très perfectionnée donne le chandoo le plus recherché des fumeurs, c'est cette préparation de la *bouillerie de Saïgon* que nous allons étudier en détail.

La méthode employée est la méthode cantonaise perfectionnée et la préparation est faite presque exclusivement par des ouvriers chinois.

Fabrication du Chandoo.

Bouillerie de Saïgon.

Cette fabrication du chandoo, qui exige près d'une vingtaine d'opérations successives, se répartit en trois journées seulement :

Les ouvriers chinois sont partagés en deux équipes : l'une travaillant le matin, l'autre le soir, et au lieu d'appliquer ici le principe de la spécialisation du travail, chaque équipe conduit la préparation d'une façon indépendante de l'autre du commencement à la fin, reprenant le lendemain la fabrication au point où elle l'a laissée la veille.

PREMIÈRE JOURNÉE. — *Ouverture des pains d'opium.* — Les caisses d'opium de Bénarès ou du

Yunnan sont ouvertes et les boules d'opium brut sont incisées en trois parties avec un couteau triangulaire spécial. L'opium est dépouillé alors des enveloppes de leaves qui entourent les cakes et cela à la main, en ayant soin de mouiller les doigts pour éviter l'adhérence de l'opium qu'on dépose dans des bassines.

Les leaves sèches sont gardées : une partie sera vendue directement aux classes pauvres pour être mâchée car le chandoo est trop cher, et l'autre partie expédiée à l'adjudication à Hong-Kong.

Traitement des Imbrios. — Les feuilles les plus imprégnées d'opium et qu'on appelle « imbrios » sont gardées pour subir une préparation ayant pour but d'extraire l'opium qu'elles contiennent.

On les coupe, les fragmente et on les plonge dans une bassine pleine d'eau où un tuyau conduit de la vapeur, mode de chauffage très rapide.

Ensuite on jette le tout sur des claies en bambou ayant la forme de cônes renversés et sur lesquels est étendu un linge grossier : au-dessous sont placés des récipients où le liquide s'écoule.

On le repasse ainsi trois ou quatre fois, puis le liquide est chauffé et évaporé jusqu'à ce qu'il possède la consistance désirable. Cet extrait ains

obtenu par le traitement des imbrios sera mélangé le lendemain à l'opium brut.

DEUXIÈME JOURNÉE. — *Empatage*. — Le mélange d'opium et de l'extrait des imbrios est réparti dans des bassines en cuivre à double fond chauffées à la vapeur. La masse fond, puis peu à peu, grâce à l'évaporation, s'épaissit ; le brassage avec une spatule en bois doit être continu et durer une heure pour l'opium du Yunnan et deux heures pour celui de Bénarès.

Refoulage. — Quand la consistance est suffisante, le bouilleur retire cette pâte toute chaude et la répartit dans deux bassines en laiton. Il en prend une, s'assied sur le sol et, la maintenant entre ses jambes, bat vigoureusement la pâte avec une écuelle de cuivre ; il la malaxe ainsi pour que la masse se refroidisse lentement et uniformément en ayant une homogénéité parfaite.

Quand la pâte lui semble à point, il l'étend en forme de galette au fond de la bassine, après avoir versé un peu d'eau auparavant pour rendre l'adhérence plus complète.

Crêpage. — C'est la principale opération parce qu'elle va faire disparaître par le grillage les prin-

cipes vireux et les produits âcres qui rendent l'opium brut infumable.

On place ces bassines, contenant la galette d'opium, renversées sur un feu de charbon exempt de fumerons et recouvert de cendres. La chaleur s'élevant jusqu'à 200°, il se produit un commencement d'altération à la surface extérieure de la galette d'opium qui est exposée à la chaleur. Le bouilleur retire alors la bassine avec des pinces et détache délicatement cette mince couche superficielle qui, alors durcie par un brusque refroidissement au contact de l'air froid, se sépare facilement de l'intérieur resté chaud. On recommence ainsi jusqu'à épuisement de la galette qui donne en moyenne de 25 à 30 crêpes.

Une fois torréfié et grillé par ce procédé, l'opium dégage une agréable odeur. Cette opération présente une autre utilité, c'est que l'eau contenue dans la masse se transforme sous l'action de la chaleur en vapeur en créant à la surface des vacuoles et méats qui rendent les crêpes poreuses et vont leur permettre de flotter sur l'eau dans l'opération suivante :

Macération. — Ces crêpes brisées sont versées dans des bassines en cuivre montées sur des châs-

sis permettant de les incliner à volonté. On remplit ces bassines d'eau froide, les crêpes flottent, sont pénétrées par l'eau grâce à leur porosité et les principes solubles se dissolvent ainsi.

TROISIÈME JOURNÉE. — *Décantation.* — Pendant la macération il se forme deux couches distinctes : une couche supérieure qui contient toutes les parties non solubles et une inférieure liquide qui est la solution d'opium.

Pour obtenir une séparation complète entre ces deux éléments, on utilise des mèches en moelle végétale de jones décortiqués. Elles sont réunies en paquet et liées entre elles à une extrémité seulement.

On trempe ces mèches dans la macération, de façon à ce qu'elles pendent en dehors des bassines d'environ 25 centimètres, et ces mèches faisant l'effet de siphon pompent la partie liquide inférieure en la filtrant parfaitement. On incline à mesure les bassines et la décantation s'opère très rapidement.

Filtration. — On reçoit la solution dans de petits récipients en cuivre recouverts de paniers-filtres en bambou, couverts eux-mêmes de plu-

sieurs feuilles d'un papier-filtre spécial fabriqué par les Chinois pour cet usage.

Lessivage des résidus. — La masse noirâtre qui reste dans les bassines après la décantation est versée sur des toiles en coton brut qui sont elles-mêmes posées sur des feuilles de papier-filtre ; les bouilleurs les arrosent avec de l'eau bouillante tout en remuant ces résidus avec une spatule en bois. Enfin ces résidus sont mélangés avec l'eau qui a servi au lavage des bassines, des mèches de moelle et des linges à filtrer, et le tout est soumis à deux barbotages, puis pressé.

Toutes ces solutions provenant de ces diverses opérations sont mélangées et concentrées.

Concentration des liqueurs. — Pour concentrer ces solutions, y compris celle obtenue en premier lieu par la décantation, on les réunit dans une cuve peu profonde mais à grande surface et parcourue par un serpentin de vapeur d'eau. De cette cuve la solution passe dans deux vastes bassines à évaporation où s'opère la concentration en chandoo par une ébullition tumultueuse. Cet extrait bouillant, ainsi obtenu, est un sirop très épais, marquant 29 degrés Baumé.

Battage. — Ce sirop est versé dans un batteur

mécanique où il est soumis pendant une heure à un battage énergique avec insufflation d'air froid grâce à un ventilateur. Cette oxygénation développe l'arome et le bon goût du chandoo, et l'air incorporé facilitera très probablement les futures fermentations.

Le chandoo ainsi prêt à la fin de la troisième journée va encore rester en magasin pour la fermentation et l'emboîtement.

Fermentation. — Il y a deux fermentations : l'une rapide, dès le second jour, et achevée vers le trentième, et une seconde indéfinie et très lente. D'après certains auteurs, la première fermentation n'existe pas, ce n'est que l'air incorporé lors du battage qui s'échappe en formant à la surface une des petites bulles. Dans tous les cas, au bout de quelques jours l'opium laissé en repos se couvre d'une légère couche de moisissure qui ne l'abîme nullement ; on se contente de l'enlever délicatement et de la laver à l'eau bouillante pour ne pas perdre l'opium qu'elle contient et qui est réuni, après concentration, à la masse.

La seconde fermentation, encore mal connue, fait que plus l'opium devient vieux, meilleur il est pour le goût des connaisseurs, comme pour les

bons vins, son prix augmente en vieillissant : on le garde ainsi des années et au fur et à mesure, grâce à cette fermentation, se développe son arôme.

A Saïgon on se contente de le garder cinq mois avant de le mettre en boîte et de le livrer à la consommation.

Emboîtage. — Le chandoo est vendu en petites boîtes de laiton de cinq tailles différentes : de 100, 40, 20, 10 et 5 grammes, respectivement.

Pour le remplissage des boîtes on utilise à Saïgon un appareil très perfectionné. Le chandoo est versé dans un vaste récipient de 1.000 kilogrammes qui a un tuyau à sa base communiquant avec des appareils doseurs Deyme : ceux-ci versent juste dans chaque boîte la quantité d'opium déterminée.

Sertissage. — Les boîtes sont ensuite serties et le couvercle porte un B pour l'opium de Bénarès et un Y pour celui du Yunnan.

Pasteurisation. — On met les boîtes dans une cuve qu'on porte à une température de 90° pour tuer les levures qui pourraient altérer l'opium ou faire éclater la boîte par une fermentation trop active, ce qui était la grosse difficulté autrefois.

Vernissage. — Il ne reste plus qu'à vernir les

boîtes, en rouge pour l'opium du Yunnan et en vert pour celui de Bénarès.

Le chandoo des fumeurs.

Un chandoo bien préparé doit réunir les conditions suivantes : limpidité parfaite, odeur spéciale de violette, exempte de tout parfum vireux, densité demi-fluide de façon à donner, si on plonge une spatule dans sa masse, un filet de 0 m. 40 de long en élevant celle-ci pour que le chandoo retombe de cette hauteur très lentement. Sa couleur varie suivant le pays d'origine mais en général brun rougeâtre plus ou moins foncé, saveur amère et persistante.

Composition chimique.

	Bénarès	Yunnan
	—	—
Eau	32 %	32 %
Morphine.. . . .	6 à 7	7 à 9
Cendres.	3 à 5	2 à 5
Matières insolubles dans l'eau.	1 à 4	2 à 5
Matières insolubles dans l'alcool.	10 à 15	5 à 10
Narcotine.	1 à 3	1 à 3
Glucose.	2 à 6	

Rendement. — Actuellement par les procédés en usage on est loin d'épuiser la matière première ; pour 100 kilogrammes d'opium mis en préparation on en retire à peine 45 kilogrammes de chandoo en moyenne dans les bouilleries très peu perfectionnées encore de la Chine et de 55 % à 60 % dans les bouilleries plus modernes de Saïgon et de Java.

Il faudrait, pour avoir un meilleur rendement, réduire encore la main-d'œuvre et ses inévitables défaillances dans des opérations si délicates et la remplacer par des procédés industriels épuisant mieux la matière. Théoriquement ces problèmes sont résolus mais on hésite en ce moment en Indo-Chine devant les frais d'une nouvelle bouillerie perfectionnée qui livrerait à des prix inférieurs un meilleur produit, surtout au moment où il y a une campagne si violente et générale contre l'opium.

Origine des opiums utilisés pour le chandoo.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas la grande proportion de morphine contenue dans l'opium qui fait sa valeur pour les fumeurs.

Au contraire tous les opiums trop riches en mor-

phine ne peuvent servir à la préparation du chandoo et sont uniquement utilisés pour les produits pharmaceutiques.

Les opiums d'*Asie Mineure* et de *Turquie* qui possèdent jusqu'à 13 et 14 % de morphine, ceux de *Perse* en ayant de 10 à 11 % et ceux d'*Égypte* de 8 1/2 à 10 % sont complètement abandonnés, pour la préparation du chandoo.

On leur préfère les opiums du *Yunnan* ne dépassant pas 8 et 9 % de morphine et ceux de l'*Inde*, qui ne contiennent que de 6 à 7 % de morphine seulement.

Le plus estimé de tous, celui de Bénarès ne dépasse pas 6 1/2 %.

Le « Dross ».

Environ 30 % du chandoo fumé n'est pas complètement brûlé et reste à l'intérieur du fourneau des pipes, c'est le « dross ».

Ce dross a encore une assez grande valeur, 125 francs le kilogramme, car on en extrait, en le traitant par l'eau bouillante, un produit qui est vendu aux fumeurs comme chandoo très inférieur et bon marché, lequel lui-même est souvent encore

traité pour extraire de ses dross un troisième produit pour les coolies très pauvres.

Certains fumeurs mélangent ce dross au chandoo pour le fumer ; mais ce qui est plus grave c'est que la plupart des bouilleurs chinois mettent dans le chandoo qu'ils fabriquent une forte proportion de dross, ce qui augmente fortement la dose de morphine dans la drogue ainsi fabriquée.

Les falsifications. Contrôle.

Le chandoo par lui-même, et grâce au monopole surtout, est un produit très cher ; aussi la fraude de l'opium brut et du chandoo est une source de gains tentante pour les Chinois qui sont d'habitude fraudeurs. Pour contrôler le chandoo falsifié, à la bouillerie de Saïgon on met sur chaque boîte un numéro correspondant à la masse contenue dans le vaste récipient de 1.000 kilogrammes où passe le chandoo avant d'être mis en boîte. Un échantillon est prélevé et envoyé au laboratoire pour être analysé. Toute boîte saisie dans la circulation dont l'analyse ne donnera pas les mêmes résultats que ceux portés pour le numéro correspondant sera déclarée opium de fraude.

On possède en outre certains procédés pratiques pour reconnaître les corps étrangers falsifiant l'opium brut.

Ces matières ajoutées en fraude dans l'opium brut sont en nombre considérable : des extraits obtenus par l'ébullition de matières végétales (feuilles et tige du pavot le plus souvent) ou des huiles, du charbon, des matières calcaires, etc...

Du reste presque tout le chandoo fabriqué en Chine contient des matières fraudées, car l'industrie privée étant libre y trouve ainsi de beaux bénéfices sans courir de grands dangers, et cela autant chez le cultivateur lui-même que chez le bouilleur de chandoo.

IV

COMMERCE

§ 1. — *Production de l'opium.*

La Chine est actuellement le plus grand centre producteur d'opium du monde entier. La culture du pavot s'est développée avec une telle intensité sur tous les points de cet immense empire que presque toutes ses nombreuses provinces s'adonnent à cette culture et que plusieurs, plus vastes que nos États d'Occident, sont entièrement recouvertes de champs de pavot à l'exclusion de toute autre culture.

Il est impossible de connaître le chiffre exact de cette production, étant donnée d'une part l'immensité de ces contrées dont beaucoup sont encore inconnues, et d'autre part l'absence en Chine d'administration provinciale centralisée. On est forcé d'accepter des évaluations fantaisistes de gouverneurs chinois souvent très ignorants de ce qui se

fait dans leur province, ou celles des services des douanes intérieures percevant un impôt sur l'opium passant d'une province à l'autre mais qui n'ont aucune des notions indispensables de la science statistique; enfin aucun service officiel ou enquête privée n'a cherché à se rendre compte de l'importance de cette question économique de l'opium qui cependant fait vivre une grande partie de cette population chinoise la plus nombreuse du monde.

La meilleure évaluation de cette production, et la plus récente comme la plus complète qu'on possède jusqu'à maintenant, est celle donnée par le représentant chinois à la Conférence internationale de Shanghai. Elle estime d'après les rapports officiels chinois, cette production à 584.800 piculs pour l'année 1906, soit un peu plus de 35.000 tonnes. Donc, en prenant le rendement indiqué ci-dessus

de 15 à 20 kilogrammes par hectare, cela suppose une superficie cultivée de $\frac{35.000.000}{20} = 1.700.000$

hectares. C'est exactement la superficie de la vigne en France. Et les 19 provinces énumérées ci-après ayant 400 millions d'hectares (9 fois la France), cela ne fait que 4 pour mille ou moins de 1/2 pour cent de la superficie. Même pour le

Szechwan, cela ne doit pas faire 5 pour cent.

Cette production se répartirait de la façon suivante :

I. — Provinces de l'Intérieur à l'Ouest :

Szechwan	238.000	piculs
Yunnan	78.000	—
Shensi	50.000	—
Kweichow	48.000	—
Kansu	34.000	—
Shansi	30.000	—
Honan	15.000	—
Kwangsi	1.000	—
	<u>494.000</u>	piculs

II. — Provinces le long de la côte

Shantung	18.000	piculs
Kiangsu	16.000	—
Manchuria	15.000	—
Chekiang	14.000	—
Chihli	12.000	—
Fukien	5.000	—
Kwangtung	0.500	—
	<u>80.500</u>	piculs

III. — *Provinces du Centre*

Anhwei.	6.000	piculs
Hupei	3.000	—
Hunan	1.000	—
Kiangsi	300	—
	<u>10.300</u>	piculs

Il est très intéressant de remarquer que cette culture est surtout intense à l'Ouest de la Chine, dans les régions les plus lointaines dont quelques-unes sont presque inconnues, et sans aucun moyen de communication.

Deux provinces à elles seules : le Szechwan et le Yunnan, produisent plus de la moitié de tout l'opium cultivé en Chine.

Si à ces chiffres on ajoute d'une part l'opium étranger importé surtout des Indes et si on en retranche d'autre part l'opium exporté, on trouve pour la consommation totale d'opium brut de la Chine en 1906 :

Opium indigène	584.800	piculs
— étranger	<u>54.117</u>	—
	638.917	—
— exporté	<u>25.000</u>	—
	613.917	piculs (1).

1. A 60 kilogrammes le picul, cela ferait 37 millions de kilogrammes, et la population de la Chine étant de 300 à 400 millions d'habitants, cela ferait 100 à 120 grammes par tête.

Pour la quantité de chandoo consommé en Chine, on trouve :

Quantité d'opium brut consommé en

Chine en 1906 613.917 piculs

En retranchant 40 % de perte au moins

pour la préparation du chandoo, il

reste. 368.350 »

Il faut ajouter environ un tiers pour le

dross et matières frelatées. 122.783 »

Quantité de chandoo consommée en 1906. 491.133 »

Il est vrai que, d'après ce même rapport, la production serait descendue à 367.250 piculs depuis deux ans à la suite des fameux édits impériaux contre l'opium et la consommation intérieure à 394.647 piculs, mais nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de ces chiffres et de ce mouvement de réforme en Chine.

**Diminution dans l'importation d'opium brut
étranger en Chine, depuis 1888**

1888.	82.612 piculs
1889.	76.052 »
1890.	76.616 »
1891.	77.445 »
1892.	70.782 »

1893.	68,108	piculs
1894.	63,125	»
1895.	51,306	»
1896.	48,994	»
1897.	49,309	»
1898.	49,725	»
1899.	59,161	»
1900.	49,279	»
1901.	49,484	»
1902.	50,764	»
1903.	58,457	»
1904.	54,752	»
1905.	51,920	»
1906.	54,117	»
1907.	54,584	»
1908.	48,394	»

**Quantités et variétés d'opiums étrangers
importés en Chine (par piculs)**

	1904	1905	1906	1907	1908
Malwa	22.098	16.034	14.368	17.394	15.691
Patna	19.947	22.901	25.478	24.129	20.575
Bénarès.	9.612	11.294	13.475	11.568	10.818
Autres espèces, principalement de Perse.	3.095	1.691	796	1.493	1.313
	<u>54.752</u>	<u>51.920</u>	<u>54.117</u>	<u>54.584</u>	<u>48.397</u>

Ports par où se fait l'importation.

En 1908

Shanghai.	13.727 piculs
Canton	10.060 »
Swatow	4.233 »
Amoy.	3.258 »
Chinkiang	2.894 »
Foochow.	2.869 »
Whuhu	2.042 »
Kinkiang.	1.494 »
Ningpo	1.323 »
Luppa.	1.282 »
Hangchow	1.199 »
Kowloon.	953 »
Kiungchow.	847 »
Samshni	383 »
Nanking	375 »
Kongmoon	295 »
Pakhoi	279 »
Chefoo	246 »
Hankow	196 »
Tientsin	153 »
Changska	139 »
Whenchow	82 »

Shasi	43	piculs
Kinochow	21	»
Newchwang	2	»
Anhung	1	»
Whuchow	1	»
	48.394	

1886

Shanghai	13.229	piculs
Ningpo	8.243	»
Amoy.	7.768	»
Chinkiang	6.763	»
Swalow	6.714	»
Wuhu.	5.751	»
Foochow.	4.747	»
Formosa.	4.546	»
Kinhiang.	2.493	»
Tientsin	2.071	»
Kinngchow.	1.916	»
Canton	1.070	»

Production des Indes.

Après la Chine, le pays produisant le plus d'opium c'est l'Inde ; cet opium est considéré comme

le meilleur de tous et se vend toujours plus cher que l'opium chinois ou celui du Levant.

Dans l'Inde il y a deux grands centres de culture de l'opium, chacun ayant un régime différent.

I. — BENGAL (vallée du Gange). — La culture du pavot est ici l'objet d'un monopole du gouvernement pareil à celui du tabac en France, il faut une autorisation et la superficie cultivée est en outre fixée chaque année par le gouvernement. Les cultivateurs auxquels du reste on accorde souvent des avances sur la future récolte sont obligés de vendre entièrement celle-ci au gouvernement à un prix fixé d'avance.

Deux agences reçoivent et préparent cette production pour l'exportation : ce sont celles de *Patna* et de *Bénarès* (ou Ghazipore).

La production du Bengale : 7 millions $1/2$ lbs. (3 millions $1/2$ de kilog).

II. — MALWA. — Dans cette région il n'y a pas de monopole et ces états indigènes cultivent librement le pavot.

Production 3 millions $3/4$ lbs (2.800.000 kilog).
Production totale des Indes plus de 6 millions de kilos.

Il y a d'autres régions où on cultive le pavot dans l'Inde, mais c'est en quantité très faible, sans aucun contrôle et complètement inconnue.

Réduction des cultures.— Après l'accord anglo-chinois qui suivit la Conférence internationale de Shangaï sur l'opium, on a commencé à réduire progressivement les cultures et les exportations. Si les efforts de la Chine sont sincères, cette réduction continuera jusqu'à la suppression totale de toute exportation d'opium en Chine.

I. — *Réduction des cultures*

Bengale 1905-1906	613.996 acres
1906-1907	564.585 —
1907-1908	488.548 —
1908-1909	456.000 —

Cette réduction (1) présente de grandes difficultés car il faut au fur et à mesure indemniser les

1. Exportation totale en 1908 : 66.957 caisses = 4.761.300 kilogrammes valant 158.937.136 francs.

Chine.	15.794 caisses
Hong-Kong	36.946 —
Singapour	11.174 —
Java	970 —
Indo-Chine. . . .	1.600 —
Divers	455 —

cultivateurs et encourager de nouvelles cultures. Elle est même presque impossible pour la région de Malwa où la culture est libre.

II. — *Réduction des exportations.*

1908.	61.900 caisses
1909.	56.800
1910.	51.700

L'opium est une source de grands bénéfices pour l'Inde, non point tant par la consommation intérieure qui est relativement faible puisque le gouvernement interdit de fumer l'opium et que les Indous le mangent, mais grâce à son exportation en Chine surtout, et aussi aux bouilleries de Saïgon et de Java.

Production totale: plus de 5.000 tonnes (dont un peu plus de 1 million consommé aux Indes, le reste exporté).

a) *Revenus de l'opium exporté* en 1908: environ 85 millions (1).

b) *Revenus de l'opium consommé aux Indes* en 1908: environ 25 millions.

1. 92 millions en 1906; 104 millions en 1904.

Revenus tirés de l'opium aux Indes.

	Opium exporté	Opium consommé aux Indes
	£	£
1903	3.849.955	735.207
1904	3.510.301	844.425
1905	4 054.414	894.631
1906	3.576.339	911.402
1907	3.747.236	932.488
1908	3.559.633	981.537
1909	3.355.267	986.245

Production de la Perse.

La production totale de la Perse est évaluée à 10.000 piculs.

Un quart seulement de cette production serait consommé en Perse où l'opium est surtout fumé dans les classes pauvres.

Tout le reste est exporté : pour la Chine seule 5.000 piculs, soit la moitié de la production totale qu'elle importe pour Hong-Kong.

La production de l'*Asie Mineure* comme celle de la *Turquie* et de la *Haute-Égypte* est inconnue, mais comme on n'utilise plus leur opium pour fabri-

quer le chandoo des fumeurs, étant donné sa trop grande richesse en morphine (sauf cependant à la bouillerie de Java où on en mélange à l'opium des Indes), nous laisserons de côté cette production destinée aux préparations médicales.

La production de l'*Indo-Chine* est presque nulle (1) car elle importe tout son opium. A peine dans le Haut-Laos et le Haut-Tonkin quelques centaines de kilogrammes consommés sur place, mais cette culture n'a aucun avenir tant grâce aux mesures prohibitives qui la gênent qu'au terrain peu favorable à la culture du pavot, malgré sa proximité des régions les plus productrices de la Chine, ainsi que plusieurs essais infructueux sont venus le prouver ces dernières années : les colons ont dû renoncer complètement à cette culture que seuls quelques indigènes continuent dans une très faible proportion.

On peut citer quelques tentatives de culture d'opium en France aux environs de Corbeil et dans le département des Landes mais cet opium n'a pas réussi et ne peut être utilisé que pour produits pharmaceutiques.

1. De 400 à 500 piculs.

§ 2. — *Prix de l'opium brut.*

En Chine les cultivateurs d'opium vendent leur récolte à l'avance à des intermédiaires qui envoient des agents parcourir dès l'époque des semis ces régions reculées pour accaparer ainsi la future récolte ; ils consentent même souvent des avances d'argent aux cultivateurs qui sont en général indigne-ment exploités par ces commerçants parce que ceux-ci abusent de leur ignorance et de leur éloignement de tout centre commercial. On exige d'eux pour ces prêts des intérêts mensuels de 12 et 20 %.. Au reste on ignore à quel prix cet opium brut est payé au cultivateur : on connaît seulement les prix demandés par ces commerçants dans les villes où ils l'apportent.

Dans les villes du Yunnan le prix du kilogramme varie actuellement de 11 fr. 67 à 13 fr. 50. Mais sur un marché aussi vaste que la Chine et aussi privé des moyens de communication nécessaires au nivellement des prix, chaque région a un tarif différent.

Prix des transports. — Un facteur très important du prix est le transport qui, dans ces vastes

régions privées des communications modernes, double facilement à lui seul le prix de l'opium, et le fait varier suivant sa distance du lieu de production.

Dans plusieurs provinces le transport de l'opium se fait à dos d'hommes, les porteurs ont des charges atteignant jusqu'à 100 kilogrammes et font des étapes de 15 à 20 kilomètres par jour pour la somme de 25 à 30 centimes à la journée.

Dans d'autres provinces et en particulier au Yunnan, le transport se fait par longues caravanes de chevaux et de mulets ou par jonques sur les rivières et les fleuves, et c'est là, quand c'est possible, le moyen de transport le plus pratique et le plus économique. La charge est en général de 90 kilogrammes seulement car les seules bêtes utilisables dans les régions montagneuses sont les poneys thibétains qui fournissent des étapes de 30 à 35 kilomètres.

On les loue de 80 centimes à 1 franc par jour et par bête. Très souvent l'opium devra successivement utiliser ces trois modes de transport avant d'arriver au centre commercial où il trouvera un marché suffisant. En outre dans beaucoup de régions il faut payer une escorte, soit parce qu'elle est réel-

lement nécessaire contre les pirates si nombreux encore, soit parce que les gouverneurs l'imposent pour en battre monnaie.

Aussi, bien que le prix de l'opium brut ne soit pas très élevé sur le lieu de la production, il sera plus que doublé lorsqu'il arrivera aux marchés de la côte.

Au Yunnan l'opium brut vaudrait 200 taels le picul, ce qui fait un peu moins de 12 francs le kilogramme (le tael étant de 3 fr. 50 et le picul de 60 kilogrammes), et encore ce prix est celui payé aux marchands en gros car le prix que ceux-ci paient aux cultivateurs est certainement très inférieur encore.

Pour donner une idée de ces frais qui viennent s'ajouter en route à l'opium, nous allons prendre comme exemple une tonne d'opium brut allant de Yunnan-Fou (ville importante du Yunnan) à Saïgon, car c'est le chemin suivi par la plus grande partie de l'opium du Yunnan, un des principaux centres de la production chinoise.

Prix d'achat de la tonne (1.000 kilog.) au

Yunnan 13.500 fr.

Emballage des boules et emballage extérieur

pesant à eux seuls 200 kilogrammes. 50

Report . . .	13.550
Transport des 1.200 kilogrammes de Yunnan-	
Fou à Laokay (Tonkin), par caravanes et	
routes fluviales.	102.48
	13.652.48
Droits des likins (à l'intérieur)	1.120
Droits de douanes (frontières)	1.660.67
	15.939.15
Perte escomptée à 2 %	318.78
	16.257.93
Prix de transport de Laokay à Saïgon. . . .	380.60
	16.638.53
Il faut ajouter les commissions à payer aux	
intermédiaires et enfin le bénéfice du com-	
merçant, ce qui donne finalement comme	
prix de la tonne rendue à Saïgon . . .	24.000 fr.
(c'est le prix moyen de ces cinq dernières années.)	

Soit 24 francs le kilogramme, juste le double du prix d'achat sur les lieux.

Il est curieux de rapprocher le prix de l'opium de celui du tabac : le tabac français est payé en moyenne 1 franc le kilogramme aux producteurs par l'État : il revient à 2 francs ou 2 fr. 50 après préparation et est vendu aux consommateurs

à 12 francs en moyenne, laissant ainsi à l'État un énorme bénéfice de 9 à 10 francs par kilogramme, soit 400 millions de francs pour les 40 millions de kilogrammes consommés annuellement.

Ceci est très intéressant car nous verrons quels bénéfices encore bien plus considérables peut rapporter le monopole de l'opium, vendu comme chandoo jusqu'à 314 francs le kilogramme en Indo-Chine et 720 francs aux Indes Néerlandaises, avec un prix de revient de 50 à 60 francs !

Il est intéressant de noter que l'opium est une des marchandises qui a le plus de valeur proportionnellement à son poids. En effet, nous venons de voir que le kilogramme d'opium brut vaut 12 francs sur le lieu de production et 24 francs à Saïgon, Canton et Shanghai, alors que :

Le charbon vaut . . .	2 centimes le kilog.
Le blé	20 — —
Le vin . . . de 15 à 25	— —
Le café	2 francs —

Et le chandoo vendu par la régie d'Indo-Chine vaut plus de 300 francs, donc plus que l'argent massif (90 à 100 francs le kilogramme).

Prix de l'opium brut indigène à Shanghai*(en piculs et taëls) (1)*

	Szechwan	Yunnan	Kiangsu	Shantung
1872. . . .	240			
1882. . . .	300			
1892. . . .	287	260		
1897. . . .	320	356	300	258
1902. . . .	460	465	472	
1903. . . .	433	447	375	465
1904. . . .	432	537	311	400
1905. . . .	344	482	320	
1906. . . .	405	686	346	
1907. . . .	388	591	451	450
1908. . . .	450	709	450	432

Prix des opiums étrangers à Shanghai

	Malwa	Patna	Bénarès	Perse	Turquie
1868 . .	497	487	475	425	475
1878 . .	515	365	348	361	269
1888 . .	417	311	318	337	325
1898 . .	635	625	620	510	280
1905 . .	808	595	577	525	
1906 . .	645	590	555	588	
1907 . .	610	487	476	450	
1908 . .	711	724	698		

(1) Rapport chinois à la Conférence internationale de Shanghai, 1909.

Le picul est de 60 kilogrammes et le taël vaut 3 fr. 50.

Prix du chandoo.

Nous avons vu que le prix de l'opium brut est au moins doublé par les frais nécessaires pour le transporter du fond de cet immense empire chinois jusqu'à un centre commercial de la côte comme Canton ou Shangai, et par les likins ou droits de douanes que cet opium paie pour passer à la frontière de chaque province; comme en outre les bouilleurs chinois n'obtiennent guère que 45 % en chandoo du poids total de l'opium préparé, le prix du chandoo sera forcément très élevé non seulement en Chine, mais partout, car c'est cet opium chinois qui partout alimente les bouilleries d'Extrême-Orient et règle le marché. L'opium des Indes est en proportion trop faible pour avoir une influence, et comme il est encore plus cher, on le considère en général comme un opium de luxe hors des moyens de la consommation courante.

EN CHINE. — Dans les régions même de culture de l'opium il y a des bouilleries locales, mal connues, qui livrent un chandoo plus ou moins pur de 45 à 60 francs le kilogramme aux populations in-

digènes avec un prix de revient d'à peine 30 francs le kilogramme: Il est vrai que ces bouilleries ont très peu de frais de transports et de likin.

Dans les villes de la côte, le prix de revient du kilogramme d'opium s'élève à 55 et 60 francs le kilogramme et le prix de vente de 67 à 95 francs suivant la qualité; mais il faut tenir compte que le chandoo chinois n'est jamais pur et contient une forte proportion de dross en général, sans compter les matières étrangères déjà mises par les cultivateurs, ce qui rend la drogue encore plus malsaine. Même l'opium de première qualité contient 10 % de dross en Chine.

Composition du chandoo de première qualité.

Bénarès ou Patna	60 %
Malwa	10
Opium indigène	20
Dross.	10
	100 %

Les chandoos de qualité inférieure se composent seulement d'opium indigène et de dross

ce dernier dans une proportion de 50 et même de 70 %.

Prix du chandoo dans quelques ports chinois.

(En taëls poids et en piastres (le taël de 37 gr. 783,
la piastre de 2 fr. 50)

		Chandoo étranger 1 ^{re} qualité	Chandoo indigène
		\$	\$
Canton	un tael.	1 » à 1 60	0 70 à 0 50
Foochow	—	1 30 à 1 56	0 80 à 0 90
Swalow	—	1 » à 1 50	8 50 à 0 90
Amoz	—	1 95 à 1 30	0 95 à 0 50
Hoihow	—	1 60 à 1 40	» »
Ningpo	—	1 05 à 1 29	0 74 à 0 55

En Indo-Chine

L'Indo-Chine, ne produisant qu'une quantité insignifiante d'opium pour les raisons que nous avons déjà vues dans la partie de ce chapitre relative aux pays producteurs d'opium, est forcée d'importer des Indes et du Yunnan celui que prépare la bouillerie de Saigon.

Le chiffre d'importation est tombé de :

251.771 kgr. (4.168 piculs) en 1903 (1)

137.929 kgr. (2.283 —) en 1907.

(Sans compter la contrebande très active à la frontière du Tonkin, grâce aux bénéfices considérables que les prix élevés du monopole de l'opium en Indo-Chine permettent de réaliser sur cette matière. Son chiffre forcément inconnu dépasse certainement 35.000 kilogrammes) (2).

La production en chandoo a été, elle, de :

122.944 kilogrammes en 1903

91.768 — — 1907

88.850 — — 1906

(Voir au chapitre « Législation » les mesures qui ont amené cette baisse.)

1. Opium brut acheté en Indo-Chine par l'administration.

	<i>Bénarès</i>	<i>Yunnan</i>	TOTAL
1903.....	170.880 k. 000	80.891 k. 602	251.771 k. 602
1904.....	56.960 » 000	136.139 » 416	193.099 » 416
1905.....	56.960 » 000	157.631 » 678	214.591 » 678
1906.....	21.360 » 000	170.930 » 273	192.290 » 273
1907.....	49.840 » 000	88.089 » 837	137.929 » 837
1908.....	61.944 » 000	105.013 » 783	166.957 » 783

2. Ce chiffre, donné à la Conférence internationale de l'opium à Shanghai par le représentant français, est très discuté: beaucoup de personnes estiment que l'opium de contrebande est fumé en quantité égale à l'opium administratif.

On distingue trois qualités différentes de chandoo à la bouillierie de Saïgon : leurs prix ont souvent varié mais toujours en s'élevant, sous le prétexte de réduire ainsi, dans un but moral, la consommation de l'opium dans notre colonie.

En 1904 on vendait le kil. opium :

VENTE PAR LA RÉGIE AUX DÉBITANTS				VENTE PAR LES DÉBITANTS AUX CONSOMMATEURS			
	Luxe	Bénarès	Yunnan	Luxe	Bénarès	Yunnan	
en piastres	\$	\$	\$	\$	\$	\$	
	104,000	80,000	66,000	114 40	88 »	72,000	

En 1908 on vendait l'opium :

VENTE PAR LA RÉGIE AUX DÉBITANTS				VENTE PAR LES DÉBITANTS AUX CONSOMMATEURS			
	Luxe	Bénarès	Yunnan	Luxe	Bénarès	Yunnan	
1 kg.	114 40	88 »	77 »	125 84	96 80	84 70	piastres
0 200	22 88	17 60	15 40	25 17	19 36	10 94	»
0 100	11 44	8 80	7 70	12 59	9 68	8 47	»
0 040	4 58	3 52	3 08	5 04	3 88	3 39	»
0 020	2 29	1 76	1 54	2 52	1 94	1 70	»
0 010	1 15	0 88	0 77	1 27	0 97	0 85	»
0 005	0 58	0 44	0 39	0 64	0 49	0 43	»
	\$	\$	\$	\$	\$	\$	
				314 60	242 »	211 75	fr. le kil.

Donc le kilogramme de chandoo se vend en Indo-Chine de 211 fr. 75 à 314 fr. 60.

Ces prix varient légèrement en Annam, au Tonkin, etc., mais dans des proportions trop faibles pour mériter d'être signalées.

Un arrêté du 26 septembre 1908 du Gouverneur général supprime la vente de l'opium dit du « Yunnan ».

Sur la consommation totale du chandoo fabriqué en Indo-Chine, la Cochinchine seule en absorbe 55 %, grâce uniquement à la population de Cholon, un faubourg de Saïgon où il y a 97 fumeries. Cette ville absolument chinoise consomme à elle seule 12.000 kilogrammes de chandoo sur les 90.000 kilogrammes de la production totale de la bouillerie de Saïgon. Nous verrons à propos de la législation les conditions qui règlent ce monopole en Indo-Chine et son évolution historique.

A la bouillerie de Saïgon le prix de revient est de 55 à 63 francs le kilogramme suivant les années et le prix de vente fixé de façon à tripler environ le prix de revient, ce qui assure des bénéfices considérables pour le budget de la colonie ; il égale presque un tiers des recettes totales !

En 1901 : 15.725.000 francs.

En 1907 : 17.500.000 francs.

En Indo-Chine il y a peu de mangeurs d'opium, seulement aux frontières du Tonkin où la population pauvre absorbe de l'opium sous forme de pilules; aussi la consommation de l'opium brut ne dépasse pas 3.000 à 4.000 kilogrammes.

Indes Néerlandaises. — Le chandoo préparé à Java, par un mélange d'opium des Indes et du Levant, revient à environ 80 francs le kilogramme et est vendu, grâce au monopole et malgré sa qualité inférieure, neuf fois plus, soit 720 francs le kilogramme !

Birmanie. — Dans les bouilleries locales on vend 95 francs la seconde qualité et 150 francs le kilogramme de première qualité.

Siam. — Dans le Haut-Siam, voisin de la Chine, on trouve du chandoo à 67 francs le kilogramme, mais dans les provinces méridionales, qui relèvent de la ferme de Bangkok, on vend suivant la qualité : 168, 120 et 80 francs le kilogramme de chandoo, la dernière qualité contenant beaucoup de matières étrangères.

**Prix de revient journalier des pipes
pour les fumeurs d'opium**

Bien que le prix du chandoo varie dans des proportions considérables grâce au système des monopoles, il reste cependant partout très coûteux et même ruineux pour ceux qui ne disposent que de faibles ressources.

Si nous prenons par exemple le chandoo officiel vendu en Indo-Chine :

La boîte de 40 grammes d'opium de luxe se vend 10 francs ;

La boîte de 40 grammes d'opium de Bénarès se vend 7 fr. 50 :

Ce qui fait revenir le gramme d'opium à 20 et 25 centimes. Comme pour une pipe il faut de $1/4$ à $1/2$ gramme d'opium et qu'un fumeur très ordinaire fume de 30 à 35 pipes par jour au moins, c'est une dépense journalière de 2 fr. 50 à 3 francs.

Mais très nombreux sont ceux qui fument jusqu'à 100 pipes par jour et dans ce cas c'est une dépense de 10 francs !

Ceci explique les innombrables fraudes et falsifications en usage en Chine pour faire descendre ces prix, inabordables au plus grand nombre, bien

que grâce à l'absence de monopole les prix soient beaucoup plus bas en Chine et malgré une forte majoration des prix par l'industrie privée.

Proportion des fumeurs d'opium en Chine

D'après le rapport chinois présenté à la Conférence internationale de l'opium à Shangai en 1910, le nombre des fumeurs d'opium dans le Céleste Empire dépasserait 20 millions.

En se basant sur les statistiques dressées par les Japonais dans l'île de Formose (dont la population est toute de race chinoise), les délégués chinois ont évalué la proportion des fumeurs pour toute la Chine au chiffre moyen de 23 1/2 % pour les adultes mâles et 3 1/2 % pour les femmes adultes, soit une moyenne de 13 1/2 % pour les adultes des deux sexes.

Si on évalue à environ 400 millions la population totale de la Chine (on ignore encore le chiffre exact), on a d'après ce taux :

Fumeurs hommes	18.730.333
— femmes	2.798.785
	21.529.118

Il y a lieu d'ajouter que ce même rapport affirme que, à la suite des mesures prohibitives prises

depuis deux ans, ce chiffre a lui-même diminué d'un tiers.

Mais peut-être faut-il faire certaines réserves sur ces chiffres. D'abord parce que l'absence complète de service de statistique en Chine rend ces renseignements discutables : ignorant dans certaines provinces le chiffre de la population elle-même, comment donner une proportion sur cette base inconnue ? Secondement il n'y a pas que les adultes qui fument... même très loin de là ! Enfin étant donnée leur source officielle et le caractère tendancieux de ce rapport, il est à croire que ces chiffres ne peuvent être qu'en dessous de la vérité.

Ce rapport donne le détail par province de la proportion des fumeurs. Quelle qu'en soit l'exactitude, dans tous les cas ces chiffres nous montrent dans quelles régions cette habitude est la plus répandue :

Mandchourie.	10 % des adultes	
Chihli.	20 à 30 %	—
Shantung.	20 à 25 %	—
Szechwan	35 à 40 %	—
Yunnan	50 à 65 %	—
Antung	20 %	—

Shanghai.	25 % des adultes
Nankin	20 à 25 % —
Amoy.	25 % —
Canton	33 à 40 % —

**Proportion de morphine
absorbée par les fumeurs d'opium**

Toute la morphine contenue dans le chandoo, c'est-à-dire de 6 à 9 %, n'est pas absorbée en totalité par le fumeur. En effet, lorsqu'on chauffe la boulette d'opium au-dessus de la lampe pour préparer une pipe, une partie de la morphine est décomposée par la chaleur et une autre reste avec le dross déposé sur le fourneau.

Par suite de ces différentes déperditions il n'y a guère plus d'un tiers de la morphine qui passe dans les poumons du fumeur, et par l'expiration de la fumée une certaine quantité de cette morphine est encore rejetée, car le contact de la fumée avec la surface interne des poumons a été trop rapide pour permettre une pénétration profonde.

Si donc on prend comme base de calcul une pipe qui contient environ 0 gr. 220 d'opium, il ne reste que 0 gr. 003 de morphine absorbée par pipe,

soit 6 centigrammes de morphine pour 20 pipes et 9 centigrammes pour 30 pipes (1).

Donc ce n'est pas par la morphine qu'il contient que l'opium serait surtout dangereux comme on le croit généralement, et il faudrait en fumer en proportion formidable pour égaler l'effet d'une simple injection. Si on pouvait ne pas tomber dans les abus habituels aux fumeurs l'opium serait un poison bien moins funeste que les piqûres de morphine.

Commerce de l'Opium.

	Importations	Exportations
Chine (1907)	3.299.766	—
— (1903)	3.533.901	
Japon (1907)	743	
Indo-Chine (1907). . . .	137.929	0
Indes anglaises (1907) .	0	3.854.483
Hong-Kong (1907)	2.472.105	2.571.066
Hollandaises (îles) (1907). .	203.265	0
Philippines (1907). . . .	77.081	0

1. (Chiffres empruntés à M. le professeur Planchon).

Malheureusement nous avons vu que les Chinois et les Annamites mélangent souvent par économie du dross à leur chandoo, ce qui augmente naturellement la proportion de la morphine, et ses ravages.

Singapour (1906)	609.608	527.876
Penang (1906)	168.603	125.380
Détroits (Malacca) (1907)	295.192	0
Formose (1907)	145.773	0
Kiatchow (1907)	8.697	0
Ceylan (1906)	8.566	0
Siam (1907)	83.727	0
Macao (Portugal)	0	72.620
États-Unis (1907)	201.453	0
Cuba (1906)	8.653	0
Canada (1907)	41.744	0
Kwangtung (1907)	4.145	0
France (1907)	114.101	108.803
Allemagne (1906)	74.300	22.200
Angleterre (1907)	385.740	180.253
Perse	0	453.397
	<u>9.142.891</u>	<u>7.916.072</u>

On voit que comme pays *exportateurs* il n'y a guère que l'Inde anglaise Hong-Kong (pour la Chine) et la Perse (chiffre incertain). Cependant il y a certainement d'autres exportations de Chine, ne fût-ce que les importations en Indo-Chine (88.000 kil. d'opium chinois en 1907 et celles de Macao 72.000).

Les pays *importateurs* sont pour les $\frac{4}{5}$ la Chine puis l'Indo-Chine et toutes les colonies d'Asie et aussi dans une certaine mesure l'Amérique du Nord, mais dans tous ces pays c'est pour les Chinois surtout.

Hong-Kong, Singapour et Penang se balancent à peu près pour les importations et exportations. La France aussi. Il y a pour l'Angleterre et l'Allemagne une assez forte balance du côté de l'importation, probablement due aux préparations médicinales y compris la morphine.

Les chiffres ne s'équilibrent pas puisque les importations dépassent les exportations de 1.227.000 kilogrammes. C'est la mésaventure ordinaire dans les statistiques. Elle peut s'expliquer probablement ici en inscrivant ces 1.227.000 kilogrammes à l'exportation de la Chine et même davantage car il faut tenir compte de l'importation en contrebande qui ne figure pas dans les 9.844.000 ci-dessus.

En somme donc 10.000.000 de kilogrammes qui valent environ 250.000.000 de francs : en effet partout où les statistiques donnent les importations en *valeurs*, on voit que c'est à peu près 25 francs par kilogramme.

Ce commerce mondial doit être supérieur à celui de l'alcool, car pour la France, qui est un des plus grands marchés, celui ci ne figure que pour 44.000.000 fr. à l'exportation et 14.000.000 fr. à l'importation.

V

LA FUMERIE

Lorsque pour la première fois la porte d'une fumerie d'opium s'ouvre sans bruit devant vous, on s'arrête, les sens brusquement impressionnés par l'obscurité, le silence et l'odeur étrange qui règnent dans ce sanctuaire. On ne distingue d'abord rien, la lumière du jour est soigneusement interceptée par de lourds rideaux qui ne laissent filtrer aucune clarté vive susceptible de fixer le regard ; celle des lampes, elle-même, est voilée par des abat-jours de couleurs sombres sur lesquels rampent et volent des insectes fantastiques, bien propres à peupler les rêves des fumeurs que cette obscurité enveloppe et protège si bien ; des tentures épaisses couvrent les murs et étouffent tous les bruits venus de l'extérieur, aucun son ne vient troubler le silence qui remplit cette pièce ; aucune

parole même ne relie entre eux ces hommes étendus dont l'immobilité absolue n'est interrompue que par les gestes lents et silencieux indispensables pour fumer.

Peu à peu, on aperçoit sur les tentures des dessins chinois, compliqués, aux contours vagues, en grande partie ensevelis dans l'ombre. Presque aucun meuble, rien d'inutile : seulement quelques objets d'art, monstres ou dieux en ivoire, en bronze ou en bois précieux, accroupis dans les coins, témoins séculaires d'un art très ancien, maintenant disparu, et de larges et profonds canapés où on distingue peu à peu les fumeurs qui reposent allongés sur des coussins et vêtus de très amples et confortables Kimonos.

Tout cela est imprégné d'un étrange parfum indéfinissable, comme passé et cependant encore perceptible, comme mort bien que très tenace, très attachant, très pénétrant encore ; un parfum qui semble plus dense autour des objets auxquels on le dirait accroché et on a bientôt la sensation de devenir soi-même peu à peu un de ces centres de condensation.

C'est là que, complètement isolés du reste du monde extérieur, les fumeurs d'opium vont s'aban-

donner, au milieu de cette atmosphère complice, à l'habitude dangereuse qui doit leur procurer l'ivresse subtile de leurs longues rêveries.

Près d'eux se trouvent sur un plateau de bronze les accessoires indispensables pour fumer. La primitive lampe à huile, sorte de veilleuse dont le verre qui a la forme d'une ampoule ouverte au sommet, porte des insectes bizarres suspendus à ses parois de façon à cacher sa flamme minuscule, impuissante cependant à rien éclairer au delà des bords du plateau mais dont le point rouge risquerait encore de fatiguer les yeux devenus si sensibles du fumeur ; une fine et longue aiguille en acier ayant une de ses extrémités effilée et l'autre aplatie en forme de spatule ; un petit grattoir pour enlever le dross déposé sur le fourneau de la pipe, une éponge pour laver et refroidir ce fourneau. Enfin, la pipe elle-même ! Il faudrait de longues pages pour décrire les différentes pipes qu'on rencontre dans les fumeries ; on en trouve de nombreuses espèces en bois rares, en ivoire, en ambre, en terre, en écaille ; les unes avec leurs incrustations et leurs sculptures sont de véritables chefs-d'œuvre d'une valeur inestimable, les autres sont si anciennes, transmises avec respect

depuis tant et tant de générations qu'on ignore même leur âge...

Il paraît que l'opium n'est pas le même pour les vrais connaisseurs dans chacune de ces pipes : aussi ils en changent plusieurs fois dans une seule soirée. Mais c'est toujours le type classique suivant : un tuyau d'environ 0 m. 50 de long sur 3 c/m de large qui est complètement fermé par une rondelle à l'un de ses bouts ; à l'autre est placée une virole laissant une petite ouverture pour la fumée. Le fourneau en terre cuite est fixé à environ un tiers du tuyau du côté de l'extrémité fermée.

La partie supérieure de ce fourneau, plane ou légèrement convexe, est en général ronde ou hexagonale, d'un diamètre de 6 centimètres et percée au milieu d'un trou large à peine de un millimètre et demi.

Ce fourneau, tantôt cylindrique, hémisphérique, ou conique, mesure à peu près 3 centimètres de hauteur.

Les fumeurs sont couchés sur le côté gauche : de la main gauche ils tiennent la pipe, et de la main droite ils puisent avec l'aiguille une goutte d'opium dans un petit pôt d'argent.

Ils présentent cette goutte à la flamme de la

lampe : elle grésille, foisonne, se boursoufle et menace de tomber, mais le fumeur la retient grâce à un mouvement de rotation continu qu'il imprime à l'aiguille en la faisant tourner sur elle-même entre le pouce et l'index.

Lorsque la pâte est ainsi devenue assez dense, on la retrempe dans l'opium pour en prendre une nouvelle dose qui se superpose à la première, et on recommence la même opération cinq ou six fois, jusqu'à ce que la boulette de chandoo au bout de l'aiguille ait la grosseur d'une très petite noisette ; alors on la malaxe soigneusement contre la surface du fourneau, en la présentant souvent à la flamme pour la conserver molle, et on lui donne la forme d'un cône minuscule. Ainsi préparée on la pique sur l'orifice du fourneau et, en retirant brusquement d'un seul coup l'aiguille, on laisse la boulette d'opium transpercée et collée au fourneau.

La pipe est prête ; le fumeur l'approche au-dessus de la flamme de la lampe, la boulette grésille, se consume ; alors, en une longue, profonde et unique aspiration, il absorbe toute la fumée.

Cette préparation, parfois faite par des serviteurs indigènes, ne demande pas plus d'une minute à un fumeur exercé.

On gratte le dross resté collé au fourneau, qu'on lave avec l'éponge, et on recommence.

Un fumeur invétéré fume ainsi jusqu'à 100 pipes par jour, mais la moyenne va de 30 à 60, et très rares sont ceux qui atteignent 150 pipes.

Tout cela s'opère dans le silence le plus complet, que trouble seul le grésillement de l'opium. Les fumeurs n'ont pas quitté leur position allongée et, sitôt la pipe fumée, ils retombent dans leur immobilité, la tête appuyée sur le traditionnel coussin en cuir dur, de forme rectangulaire, pendant que leur voisin prépare à son tour sa pipe.

Eux s'abandonnent maintenant à la savante ivresse.

Si l'ivresse de l'alcool alourdit la pensée, embarrasse la parole et ramène l'homme vers la brute primitive, l'ivresse de l'opium, elle, au contraire, active les fonctions cérébrales, rend claires les idées les plus complexes, aise les raisonnements les plus subtils, et pour les exprimer les termes exacts se présentent d'eux-mêmes.

Tout effort cérébral disparaît et la pensée s'élève vers les plus hauts sommets ou erre au gré des rêveries les plus bizarres avec une facilité et une lucidité extraordinaires.

Ce qui est remarquable, et cependant logique, c'est que cet effet de l'opium est en proportion directe du degré d'intellectualité du fumeur.

La même goutte de chandoo procure aux fins lettrés chinois des jouissances intellectuelles qui resteront toujours inconnues aux misérables coolies qui fument à côté ; car l'opium augmente encore les différences de valeurs qui séparent les hommes alors que l'alcool tend à les abaisser tous au même degré inférieur.

Pour obtenir les divers degrés de l'ivresse alcoolique il n'y a qu'une question de quantité, alors que quelle que soit la dose, les effets intellectuels de l'opium ne seront jamais les mêmes. Comme excitant, il ne peut naturellement agir que sur les sensibilités et les connaissances déjà existantes, et moins il trouvera d'éléments, moins grande sera son action. Dans ces conditions, une analyse des effets de l'opium très délicate et juste pour l'un sera fausse pour la plupart des autres.

Cependant, en général, après les premières pipes, quand on s'est peu à peu habitué à cette atmosphère et à ce cadre étranges, qui d'abord retiennent l'attention, on se renferme en soi-même en éprouvant un profond désir de

calme, de tranquillité absolue de tout son être.

La sensibilité des sens se trouve considérablement accrue (c'est pourquoi toute lumière vive est si soigneusement interceptée dans les fumeries), on perçoit avec une merveilleuse précision les bruits les plus légers, les plus lointains même. Si leur intensité augmente, très vite ils deviennent une fatigue, une exaspération, puis une véritable souffrance pour le fumeur, et cela est vrai pour le bourdonnement d'un moustique, pour le battement d'une montre, pour le grésillement de l'opium.

Encore quelques pipes et si la perception des sons devient encore plus aiguë, par contre elle est moins exaspérante maintenant; les nerfs se détendent, la volonté s'en va, la pensée semble se détacher de notre corps encombrant, se séparer à mesure du cerveau qui la produit, on a l'étrange sensation de s'extérioriser, de flotter au-dessus de son « moi » et même l'angoisse curieuse de ne pouvoir peut-être plus jamais y rentrer... alors on comprend qu'il peut exister une âme distincte de la matière et qui n'est pas emprisonnée, elle, par les notions de la pesanteur, du temps et de l'espace, on se rend compte alors de cette immense

illusion qu'est peut-être en effet le monde extérieur.

On est surpris soi-même de cette lucidité de l'esprit, de ses enchaînements serrés et de ses déductions imprévues, de la façon nouvelle de concevoir les choses et surtout de cette merveilleuse absence d'effort cérébral. On s'étonne, si l'on cause, de sa propre sagesse et de la profondeur des réflexions émises par les autres.

Encore quelques pipes et l'on arrive à cette béatitude heureuse du nirvana hindou ; une inexprimable jouissance, un bien-être infini vous envahit peu à peu et tout mouvement devient impossible ; c'est la mort physique avec la survie intellectuelle.

On est indifférent à tout ce qui vous entoure et la nouvelle du plus grand désastre, comme celle du plus imminent danger personnel, ne présente aucun intérêt. L'on cite plusieurs cas de fumeurs assassinés sur leur natte sans avoir fait un mouvement pour se défendre, sans même avoir montré dans leur regard clair la moindre haine contre leur ennemi ou le plus léger regret pour la vie.

Plus tard enfin, l'esprit lui-même a la paresse de toute logique et se laisse parfois emporter dans des cauchemars fantastiques empruntant leur vie

et leurs éléments aux objets environnants et toujours cette même impossibilité de remuer.

Cette torpeur est délicieuse et interminable, les sensations infinies, on voudrait ces merveilleuses heures toujours, toujours plus longues et pourtant jamais l'on ne s'endort....

Th. Quincey en parlant de cette ivresse s'écrie :
« O juste opium, tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, et avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle. Du chaos d'un sommeil plein de songes, tu évoques à la lumière du soleil les visages des beautés depuis longtemps ensevelies et les physiologies familières et bénies nettoyées des outrages de la tombe... »

Et Beaudelaire, toujours à la recherche de sensations rares, écrit :

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,

Allonge l'illimité,

Approfondit le temps, creuse la volupté,

Et des plaisirs noirs et mornes

Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Si l'on a souvent exagéré les effets de l'opium, il n'en reste pas moins certain que cette habitude funeste a trouvé de fervents adeptes parmi les esprits les plus distingués, qu'en Chine les plus grands hommes d'État, les plus fins lettrés, les plus hauts dignitaires ont trouvé dans leur fumerie de telles jouissances que les décrets impériaux les plus sévères n'ont pu les faire renoncer à l'opium, eux bien moins encore que les pauvres habitués des fumeries publiques.

Ce goût devient très vite en effet un besoin tyrannique et l'organisme lui-même exige bientôt impérieusement, sa ration journalière d'opium ; si elle subit le moindre retard, des troubles se manifestent, rendant impossible toute occupation physique ou intellectuelle. Cet état spécial qui se traduit par une immense lassitude musculaire et intellectuelle, des sueurs froides, des vertiges, un malaise général, une intolérable angoisse, et qui se transforme bientôt en une pénible souffrance, c'est le « Guïen », la maladie du fumeur privé à l'heure habituelle de sa pipe.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que le seul remède... c'est *le mal lui-même*. Dès les premières pipes, toutes les souffrances cessent comme par

enchantement, à chaque nouvelle aspiration de la drogue mortelle, on sent par une sinistre ironie la vie rentrer avec elle, en même temps que le bien-être et la lucidité de l'esprit.

Malheureusement ce calme n'est qu'éphémère et le dangereux poison ne pénètre que plus profondément. Sa tyrannie devient tous les jours plus despotique et bientôt sa victime s'abandonne, chaque fois plus incapable de lui opposer la moindre résistance. Des officiers, des fonctionnaires, lui consacrent tout leur temps et lui sacrifient santé, avenir et tous leurs devoirs envers eux-mêmes et la Société, perdent bien vite toute énergie, toute capacité, tout sens moral et même tout sentiment de devoir et de responsabilité. Aussi pour satisfaire leur vice, ils ne reculeront pas devant le vol, la trahison et le crime, ainsi que de récents exemples sont venus le prouver.

Sans parler des causes célèbres et des scandales retentissants qui, comme celui d'Ulmo, ont ému l'opinion publique et provoqué ce mouvement de réaction contre l'opium dans le monde entier, combien d'histoires tragiques qui sont restées inconnues ou ont été soigneusement étouffées ?...

La Revue Indigène raconte le fait suivant qui

prouve d'une façon saisissante quelle incapacité totale entraîne l'usage de l'opium. Un lieutenant de vaisseau, un des plus jeunes et plus brillants officiers, en qui tous, chefs et subordonnés, reconnaissent un des chefs de l'avenir, est de quart, debout sur la passerelle. Il rêve, le cerveau encore embrumé par les fumées de l'opium. Tout à coup, à quelques encâblures, un grand navire se révèle qui vient droit sur lui...

« Je le voyais venir, a-t-il raconté, je savais quelle manœuvre je devais commander. Mais parler, remuer, agir... je ne le pouvais !! Heureusement, lui a manœuvré à ma place, il a passé à nous toucher... sans mal ! »

Le lendemain, cet officier était démissionnaire, il n'avait pas hésité entre son avenir, la gloire et l'opium.

Les ravages physiques ne tardent pas à suivre la dégradation morale, l'insomnie devient constante, les fonctions digestives sont paralysées et l'opium reste le seul aliment possible. Le visage, ravagé, au teint de cire, porte les marques caractéristiques de ce funeste poison ; les yeux s'enfoncent et deviennent rouges, hagards et vitreux ; les dents déchaussées sont hideuses, un amaigrissement extrême rend

les fumeurs de véritables cadavres vivants aux activités inertes, dont toutes les grandes fonctions vitales sont malades et qui ne pensent plus qu'à fumer, fumer toujours pour endormir leurs souffrances et oublier qu'ils se survivent encore. Ce sont, suivant une expression célèbre, les « squelettes idiots ».

On comprend alors le danger social de ce fléau lorsque des populations entières sont contaminées et que comme en Chine des millions d'hommes se débattent, englués peu à peu par cette drogue sombre, épaisse et odorante, dont la marée sans cesse montante recouvre les régions les plus fertiles et les plus peuplées du monde, paralysant toutes les forces morales et physiques et tarissant ainsi toutes sources de la production économique, pour ne laisser que la ruine, la souffrance et une mort souvent encore trop lente à venir.

Le Dr Ernest Martin, médecin-major de la Légation de France à Pékin, écrit à propos de ces ravages de l'opium les lignes suivantes :

« Il devient un besoin incessant, tyrannique, c'est une sorte de physiologie nouvelle, morbide, qui se substitue au fonctionnement normal ; la désuétude progresse et, si on la supprime, la vie elle-même est menacée. »

La victime a beau invoquer la maxime stoïcienne « vouloir c'est pouvoir », elle demeure sourde à ses cris, vouée à une désagrégation fatale, elle assiste au naufrage de ses facultés intellectuelles et affectives. Ses ressources viennent-elles à manquer, elle se procurera la drogue par quelque moyen que ce soit, fût-ce au prix de sa dignité et de son honneur. Une fois étreinte par le vice moral, elle ne s'arrêtera même pas devant le crime et celui-ci aura cela d'effrayant qu'il pourra trouver grâce devant le dogme de l'irresponsabilité. Les abus de l'opium en font ainsi l'un des plus redoutables fléaux :

C'est un poison de l'organisme, un poison moral, un poison social. »

S'il est vrai que l'opium est ce terrible poison, peut-être faut-il cependant faire certaines restrictions. Ces ravages sont bien tels pour tous les Européens qui contractent en Extrême-Orient cette dangereuse habitude, s'ils n'arrivent pas à réagir à temps, mais les effets de l'opium ne sont pas aussi désastreux sur les Orientaux qui semblent plus capables de supporter ce poison presque héréditaire chez eux. L'opium brûle moins vite leurs cerveaux et leurs organismes indolents, et si on rencontre en effet en Chine surtout de nombreux cas

de ces tragiques victimes, hideusement rongées par la drogue, de ces effrayants « squelettes idiots », par contre on est très étonné d'apprendre que tel mandarin, esprit remarquablement cultivé, est lui-même un fumeur invétéré. Innombrables sont les hauts dignitaires qui ne sauraient se priver, malgré tous les décrets impériaux, de fumer en cachette et de conserver cependant jusqu'à un âge avancé une action considérable sur leur pays et une valeur unanimement reconnue.

Il ne faut pas oublier que les fumeurs se comptent par millions et que, d'après les rapports officiels chinois eux-mêmes, près du quart des adultes de l'Empire le plus peuplé du monde fument l'opium, que les adeptes de ce vice se recrutent parmi les classes les plus cultivées et que par suite les ravages décrits plus haut, bien que très fréquents, il est vrai, restent quand même l'exception pour les Orientaux.

Dans certaines régions l'opium est même le meilleur remède pour combattre les fièvres pernicieuses et les mortelles diarrhées de ces climats malsains.

On lui doit d'avoir, depuis la plus haute antiquité, calmé inlassablement la souffrance humaine.

Seul, il peut panser les blessures de l'âme en même temps que celles du corps. L'opium, s'il a été le plus vieux remède du monde, est encore de nos jours avec ses innombrables composés pharmaceutiques, l'un des plus grands auxiliaires de la médecine moderne.

Sydenham, l'illustre médecin du XVII^e siècle, écrivait : « Entre tous les remèdes dont le Tout-Puissant, qui est la source de tous biens, a fait présent aux hommes pour adoucir leurs maux, il n'en est point de plus universel ni de plus efficace que l'opium... Il est si nécessaire à la médecine qu'elle ne saurait absolument pas s'en passer... »

Si les hommes ont transformé ce « remède divin » en un vice mortel on ne doit pas oublier que c'est eux qui en sont seuls responsables ; et même encore en le condamnant comme vice, il ne faut pas oublier que beaucoup, parmi ses propres victimes, le défendraient avec acharnement.

Lui seul en effet a su procurer au misérable coolie en haillons, dans son infâme taudis ou sur sa pauvre jonque vagabonde, l'oubli d'une journée de misère et de fatigues, l'oubli surtout de lendemains semblables, et un bonheur et des jouissances auxquels il ne manquera que la réalité. . . . au réveil seulement !

VI

LA LUTTE CONTRE L'OPIUM

Nous avons vu que c'est seulement depuis ces dernières années que l'opium est devenu, grâce au prodigieux développement des moyens de communication, un danger immédiat pour les peuples d'Occident.

Mais s'il a mis plusieurs siècles pour arriver jusque dans nos ports, c'est subitement, à la suite de quelques scandales retentissants, que l'opinion publique se passionna pour cette question de l'opium encore presque inconnu la veille et s'effraya en constatant tout à coup un jour que ce poison était déjà installé chez nous dans presque tous les grands centres de population.

Dans le monde entier tous les pays menacés par la contagion rapide de ce mal asiatique, éle-

vèrent à leurs frontières des lois prohibitives pour arrêter la marche envahissante de l'opium et celui qui avait déjà pénétré fut impitoyablement traqué de tous les côtés. Les uns interdirent complètement son importation, sauf pour les usages médicaux, les autres se contentèrent de placer cette importation entre les mains de l'État seul avec une réglementation sévère pour la vente et la consommation.

Mais le seul remède efficace c'était de remonter à la racine du mal, c'est le cas de le dire, en arrachant les champs de pavots qui couvrent les vallées du Thibet, car à quoi bon recommencer à chaque récolte une nouvelle lutte contre ces milliers de tonnes du poison dangereux ? Aussi les centres de production eux-mêmes ne tardèrent pas à suivre ce mouvement et à attaquer les sources mêmes de ce mal d'Extrême-Orient. Certains ont entrepris la réglementation de ce vice, quelques-uns vont même jusqu'à tenter sa suppression totale, comme nous le verrons.

Il faut renoncer à étudier en détail ce mouvement presque universel contre l'opium car l'examen de toutes les législations qu'il a fait naître demanderait plusieurs volumes. Nous devons nous

contenter d'un résumé d'ensemble des premières mesures prohibitives qui propagèrent toute cette réaction dans le monde entier et sont la base de cette guerre législative si générale contre l'opium cette fois. Puis nous étudierons en particulier cette question de l'opium dans les pays producteurs et grands consommateurs où elle a une importance vitale, c'est-à-dire plus spécialement en Chine, en Indo-Chine, aux Indes Anglaises et Néerlandaises.

Nous verrons les efforts de ces pays pour se débarrasser de la drogue empoisonnée, les résultats déjà obtenus, et ce qu'on peut attendre de la sincérité et surtout de l'efficacité de certaines de ces réformes. Peut-être alors constaterons-nous qu'il faut faire bien des restrictions au sujet des nombreux succès de cette campagne proclamés avec une telle confiance par tant de personnes mal renseignées ou simplement trop enthousiastes !

En Angleterre le mouvement antiopiumique provoqué par la guerre de l'opium n'a cessé de s'accroître. De nombreuses ligues se sont formées, dont la plus importante est « la Société pour la suppression du trafic de l'opium » fondée en 1874 par le grand philanthrope lord Shaftesbury : grâce à leurs efforts persévérants, le gouvernement sous

la pression de l'opinion publique fut obligé d'agir contre ce commerce si fructueux pour sa colonie des Indes ; en 1891 la Chambre des Communes déclara à 30 voix de majorité l'importation de l'opium des Indes en Chine « moralement injustifiable », mais ce vote qui n'eut pas de résultat pratique fut renouvelé en 1906 et cette fois à l'unanimité ; aussi en 1908 l'Angleterre acceptera cette réduction graduelle de 10 % dont nous parlerons plus loin.

Les colonies anglaises autonomes ne tardèrent pas à entrer dans ce mouvement de réaction : la Nouvelle-Zélande, elle, dès 1901, et l'Australie en 1904 adoptèrent des mesures rigoureuses contre toute importation et vente de l'opium.

Le Canada en 1908 vient de voter une loi prohibitive défendant l'importation et la vente de l'opium sauf pour les usages médicaux. Des commissions d'enquête sont nommées à Ceylan et à Macao pour régler l'opium, et en Birmanie la loi dès 1892 l'interdit complètement aux sujets Birmans, sauf à ceux qui fumaient déjà avant cette date et à la condition qu'ils soient enregistrés, les Chinois eux restant libres de fumer.

Les États-Unis commencèrent dès l'annexion

des Philippines cette lutte contre l'opium. Ils envoyèrent une commission d'enquête visiter tout l'Extrême-Orient pour juger des ravages de l'opium et, d'après ses conclusions en 1905, on interdit l'opium aux Philippines et les Chinois seuls eurent un délai de trois ans pour renoncer à cette habitude en leur appliquant pendant cette période une réglementation sévère, enregistrement forcé des fumeurs et dose journalière limitée ; enfin le 1^{er} mars 1908 la drogue fut complètement prohibée. Les Américains furent eux-mêmes bientôt forcés de prendre les mêmes précautions chez eux : avec l'émigration chinoise les ports du Pacifique se trouvèrent très vite contaminés par l'opium, malgré l'interdiction déjà établie pour les sujets Chinois d'importer leur poison. A New-York seul on comptait plus de 5.000 fumeurs de race blanche et les fumeries se multipliaient. Aussi en 1909 le gouvernement vota pour les États-Unis une loi prohibitive absolue contre l'opium, sauf pour les usages pharmaceutiques, sous les peines les plus sévères.

Le Japon, le plus menacé par sa proximité de la Chine et, ayant pu se rendre compte assez tôt du danger dès 1858, stipula dans un traité avec

l'Angleterre que le commerce de l'opium serait absolument interdit sur son territoire ; et aussitôt après l'annexion de Formose, le plus ancien foyer de la contagion, les Japonais obligèrent les anciens fumeurs à une réglementation impitoyable et aucun nouveau fumeur n'ayant le droit de se faire accorder une dispense, leur nombre diminua rapidement. Le Japon a toujours fait observer cette prohibition avec une telle rigueur que jusqu'à maintenant il s'est totalement préservé.

Une Conférence internationale s'est réunie en février 1909 à Shanghai pour chercher les moyens de combattre par une entente de tous les pays ce funeste poison asiatique ; treize nations envoyèrent des délégués mais, étant donné leurs pouvoirs limités, cette Commission malgré son importance ne pût que formuler des vœux (1).

1. La Commission adopta à l'unanimité neuf résolutions :

1° La première reconnaît la sincérité inébranlable du gouvernement chinois dans ses efforts pour déraciner la production et la consommation de l'opium « et le progrès, réel bien qu'inégal, déjà accompli dans cette tâche immense » ;

2° Il est recommandé aux gouvernements représentés de prendre des mesures pour la suppression graduelle de la pratique de fumer l'opium, dans leurs territoires et possessions respectives ;

3° Leur attention est attirée sur cette occasion favorable pour

Les nombreux et volumineux rapports présentés à cette assemblée, surtout ceux de la Chine, de la France sur l'Indo-Chine, de l'Angleterre sur les Indes, des Indes Néerlandaises et des États-Unis, présentent un très grand intérêt car ce sont les documents les plus complets, les plus récents et les plus authentiques que l'on possède sur la question de l'opium et ils ont fourni beaucoup des éléments de cette étude.

Enfin on parle d'une nouvelle grande Conférence

soumettre à un nouvel examen leur système de réglementation en profitant de l'expérience acquise dans les autres pays ;

4° La Commission constate « le devoir pour tous les pays d'adopter des mesures en vue d'empêcher l'embarquement d'opium à destination d'un pays qui en interdit l'entrée » ;

5° Elle proclame l'urgence de « mesures draconiennes pour contrôler la fabrication, la vente et la distribution de la morphine » ;

6° Elle demande une enquête scientifique sur l'opium, ses effets, ses remèdes ;

7° « La fermeture immédiate de toutes les fumeries d'opium » dans les concessions européennes en Chine ;

8° Elle réclame « des mesures promptes et effectives, à prendre dans lesdites concessions, pour prohiber le commerce et la fabrication de remèdes contre l'opium qui contiendraient eux-mêmes de l'opium » ;

9° L'application, dans ces concessions, de la législation nationale sur le commerce des poisons.

internationale qui se réunissait à La Haye sur l'initiative des États-Unis pour achever l'œuvre commencée pas celle de Shanghai.

Il nous reste à étudier plus en détail cette question de l'opium en Chine, Indo-Chine, aux Indes et aux Indes Néerlandaises, et la part qu'ont prise plus particulièrement ces pays dans cette lutte générale contre l'opium.

§ 1. — *Législation de l'opium en Chine.*

Nous avons vu à propos de l'histoire de l'opium qu'il y a très longtemps que le gouvernement chinois a essayé en de nombreuses tentatives, toujours restées infructueuses, de lutter contre ce funeste poison.

Dès le ^{xvii}e siècle on retrouve des édits impériaux défendant son usage alors sous forme de pâte. Nouveaux édits prohibitifs, l'un en 1729 contre les fumeurs et un autre en 1796 contre son importation, lequel provoqua la fameuse guerre de l'opium et le traité de Nankin qui désarma la Chine pendant de longues années en ouvrant ces ports à l'importation étrangère.

Mais cette campagne indigène contre l'opium

recommença, il y a quelques années, dans le sud à Canton, les Cantonais étant en effet d'un tempérament plus propre à l'action que les autres Célestes, ainsi qu'ils l'avaient déjà prouvé car ce sont eux qui jetèrent à la mer les cargaisons d'opium anglais et provoquèrent ainsi la guerre.

Ce mouvement prit très vite une grande extension ; le vice-roi des deux Kouangs interdit en juin 1905 aux fonctionnaires et officiers des deux provinces l'usage de l'opium sous les peines les plus sévères. Peu à peu le mouvement monta vers le Nord. En mars 1906, le taotaï de Shanghai faisait la même interdiction, ainsi que ceux du Pet-chéli et du Kiangsou. Enfin le 21 novembre 1906 le gouvernement de Pékin rentrait officiellement en campagne et proclamait le célèbre décret actuel. Mais si celui-ci seul eut un retentissement considérable, il n'en est pas moins vrai qu'il n'est que la suite de plus de deux siècles de luttes.

Ce qui est exact c'est qu'en fait et d'une façon générale jusqu'à cette date la culture du pavot, la fabrication du chandoo et sa vente étaient absolument libres en Chine et que toutes les mesures prohibitives administratives contre l'importation et la consommation restèrent complètement im-

puissantes devant l'habitude si ancrée dans toutes les classes du Céleste Empire.

Seule la circulation de l'opium brut était contrôlée et taxée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, système douanier existant toujours du reste.

a) Aux frontières de la Chine l'opium pour entrer doit payer un droit de douane de 4 fr. 67 le kilogramme — et pour sortir seulement un quart, soit 1 fr. 17 le kilogramme.

L'opium de Chine, rentrant après être sorti des frontières, paie comme opium étranger et tel est le cas de beaucoup de l'opium du Yunnan qui passe par le Tonkin, parce que c'est la route la plus rapide pour aller aux ports chinois de Canton ou Hong-Kong.

b) Aux frontières de chaque province, à l'intérieur de la Chine, l'opium doit acquitter un droit de douane (*likin*) variant dans chacune.

Actuellement il est de 1 fr. 10 le kilogramme au Yunnan et généralement d'un peu plus de 1 franc dans presque toutes les provinces. Ceci explique les frais considérables qui viennent doubler le prix de l'opium pour le transporter des provinces productrices centrales jusqu'aux ports de la côte.

Ces droits rapportent au gouvernement environ 160 millions de francs par an.

Voici le texte du fameux décret du 21 novembre 1906 dont nous avons parlé tout à l'heure :

1° La culture du pavot et l'usage de l'opium devront cesser complètement dans les délais de dix années.

2° Tous les vice-rois et gouverneurs doivent ordonner à leurs sous-préfets de faire le recensement exact de ces terres de culture dans leurs districts.

3° Il est interdit de commencer la culture du pavot dans les terres où cette culture n'a jamais été faite auparavant.

La superficie déjà employée pour cette culture doit être réduite d'un dixième au moins chaque année.

4° En cas de non-observance du présent article, les terrains de cultures seront confisqués.

5° Toutes les personnes faisant usage de l'opium devront faire enregistrer leur nom, âge, profession et adresse auprès du yamen de la localité ou du chef du village.

6° Tous les bacheliers, licenciés, notables et mandarins devront s'abstenir désormais de fumer

cette drogue afin de donner le bon exemple au peuple.

7° Tous les magasins vendant de l'opium seront fermés graduellement.

8° Toutes les fumeries d'opium devront être fermées dans un délai de six mois, la vente des pipes et autres objets de fumeurs devra cesser dans le même délai.

Les impôts sur les lits dans les fumeries d'opium ne seront plus perçus trois mois après la promulgation de ces règlements.

9° Il est dès aujourd'hui interdit aux marchands de vins et liqueurs et aux maisons de thé de vendre l'opium.

Aucun nouveau magasin ne sera ouvert.

10° Des sociétés contre l'usage de l'opium seront officiellement encouragées. L'ocoupon devra s'entendre avec le ministre d'Angleterre pour la réduction graduelle de l'importation des Indes.

Que penser des résultats possibles de ce décret si énergique et peut-être même excessif? Beaucoup de controverses ont été soulevées à ce sujet ; beaucoup affirment la sincérité du gouvernement chinois et annoncent dans une date prochaine la sup-

pression totale de ce poison. A en croire le représentant de la Chine à la conférence de Shanghai, des résultats considérables auraient déjà été obtenus. De nombreuses Ligues contre l'opium se sont créées et sont devenues puissantes et respectées des fonctionnaires. Elles ont fondé des hôpitaux spéciaux où l'on soigne gratuitement les fumeurs invétérés et l'une d'elles a ainsi guéri à elle seule en quelques mois 2.500 fumeurs. Dans certaines villes, notamment à Shanghai, l'opinion publique a été si enthousiaste qu'on a procédé à des autodafés en grande cérémonie des instruments nécessaires aux fumeurs.

Les remèdes contre l'opiomanie pullulent dans toute la Chine et donnent lieu à un commerce considérable.

Enfin des mesures plus radicales ont été prises. Dans beaucoup de villes, à Canton, Shanghai, Amoy, Foochow, Nankin, etc.; des fumeries ont été fermées.

Dans toutes les provinces des rapports constatent une diminution dans le nombre des fumeurs et surtout l'opinion publique évolue : les fumeurs cachent leur habitude et partout les jeunes générations entendent condamner ce vice.

Ce même rapporteur estime que depuis la publication de ce décret le nombre des fumeurs aurait baissé d'un tiers dans toute la Chine, et que la production aurait été ainsi réduite :

584.800 piculs en 1906

367.250 — — 1908

Et ce délégué a cité pour confirmer sa thèse un très grand nombre de décrets locaux rendus par les mandarins dans les principales villes de la Chine pour appuyer le gouvernement de Pékin dans cette vaste réforme, les uns relatifs à des sanctions sévères contre les fonctionnaires continuant à pratiquer ce vice, à des restrictions dans la vente de l'opium, etc... et prouvant en effet une activité officielle et théorique assez générale dans tout l'empire.

Mais, par contre, très nombreuses sont les personnes compétentes qui doutent de la sincérité du gouvernement chinois et, dans tous les cas, du succès de cette réforme.

Quelques-uns affirment que le seul but de la Chine serait d'arriver, en provoquant ce mouvement contre l'opium, à faire cesser l'importation des Indes que depuis des siècles elle n'a pas la force

d'arrêter par ses seuls moyens. Cette campagne contre l'opium se réduirait alors à une guerre indirecte à l'opium anglais seul. De là un double profit : garder en Chine tout cet argent que cette importation draine vers les Indes, et protéger le commerce de l'opium indigène qui par suite augmentera les profits des cultivateurs et commerçants nationaux. L'Angleterre semble soupçonner ces intentions cachées, car si elle accepte de réduire son importation, réduction devenue forcée devant l'opinion publique, elle se réserve de vérifier la sincérité des efforts du gouvernement chinois et ne l'accepte qu'à titre d'essai.

Ce qui semble plus vraisemblable c'est un calcul diplomatique plus complexe de la part de la Chine ; elle voudrait supprimer en effet l'importation des Indes qui est une concurrence coûteuse contre laquelle elle n'a cessé de protester, réduire véritablement et réglementer la production indigène, mais à seule fin d'arriver à établir un monopole de l'opium qui, sous prétexte de réforme humanitaire, serait en fait une source de bénéfices considérables.

Ce monopole serait pour la Chine la seule solution financière possible actuellement puisqu'elle

ne veut pas emprunter les capitaux occidentaux, sachant par expérience les dangers qu'entraînent ces opérations. Pour mener à bien son évolution vers une réorganisation totale de toute l'administration et de ses armées, pour utiliser les énormes richesses économique de cet immense empire, pour racheter ses chemins de fer et ses mines aux capitalistes étrangers qui déjà les ont accaparés, il lui faut des capitaux considérables qu'elle ne sait où trouver et que l'opium, sans presque de difficulté, lui assurerait du jour au lendemain.

Puisque la Russie tire de son monopole de l'alcool 1.350 millions de francs net (1.900 millions fr. brut), avec seulement une population de 130 millions d'hommes, et la Suisse (avec 3 millions d'habitants seulement et quoique la régie ne fasse pas la vente au détail), de 6 à 7 millions de francs, quels bénéfices peut espérer un empire de plus de 400 millions d'hommes dont presque un quart des adultes mâles s'adonne à la divine ivresse? surtout si on tient compte que le fumeur ne recule devant aucun sacrifice pour assouvir sa passion, plus tyrannique, plus vitale même que l'alcool, à tel point qu'un alcoolique qui commence à fumer cesse de boire. La preuve du reste c'est que les

régies de l'opium de l'Indo-Chine et surtout celles des Indes Hollandaises vendent facilement à des prix très élevés, (180 francs le premier et 720 francs le second), un kilogramme d'opium qui ne vaut que 30 francs à peine! On voit quelle marge de bénéfice possible pourrait réaliser une pareille institution en Chine.

D'après les calculs du délégué chinois à la Conférence internationale de Shanghai, les fumeurs d'opium dépenseraient plus de 875 millions de francs (250 millions taëls) pour leur consommation annuelle d'opium. Or cette estimation est très au-dessous de la vérité car elle ferait revenir seulement à 23 fr. 65 le kilogramme de chandoo (1). Avec une majoration de monopole équivalente à celle des Indes Hollandaises ou même de l'Indo-Chine, ou encore bien moindre, on gagnerait des sommes dont aucun impôt au monde ne peut donner une idée.

La meilleure preuve que cette arrière-pensée se cache derrière la réforme chinoise et préoccupe depuis très longtemps les hommes d'État chinois, c'est que Li Hung-Chang lui-même avait fait deman-

1. Car la consommation indiquée est de 37 millions de kilogrammes.

der à l'Indo-Chine une formule d'organisation de ce monopole et effectivement un fonctionnaire fut chargé par le Gouverneur Général d'aller présenter un projet à Pékin. La mort de Li Hung-Chang fit échouer ces négociations et différer l'exécution.

La grande difficulté est en effet, étant donnée l'organisation administrative actuelle de la Chine, de trouver un système de monopole applicable.

Des faits confirment cette hypothèse : c'est le vice-roi de Nanking qui essaie l'année dernière d'établir un monopole de l'opium dans sa province, c'est l'institution dans différentes villes et notamment à Pékin de magasins de vente officiels. Tout acheteur doit désormais présenter un permis : les uns pour les riches se délivrent sous la forme d'une petite plaque d'ivoire, les autres pour les pauvres sont de véritables pancartes très apparentes (80 cm. de long sur 10 cm. de large) qu'on porte sur soi : il paraît même que les fumeurs s'habituent très bien à cet objet encombrant et le portent sans la moindre honte. Enfin un fait encore plus caractéristique c'est que certaines provinces voient l'application du fameux décret repoussée en leur faveur à une date indéterminée.

Si maintenant nous écoutons les témoignages

de voyageurs revenant de ces régions nous constatons combien nous devons rabattre du chant de victoire du délégué chinois.

M. le Dr Legendre (1), qui fut six ans directeur de l'hôpital de Tchentou (capitale de la province la plus productrice), dit que toutes les fumeries fermées dans les villes ont été réouvertes aux environs ou sont devenues des fumeries privées ; que pendant trois ans de voyage dans les principaux centres de production il a toujours vu, en fait de réduction, le pavot gagner du terrain, accaparant le meilleur sol. « En mars dernier, écrit-il, durant mon voyage de retour dans toute la vallée du Ning et du Yang-Tsé, j'ai vu, sur une distance de 1.500 kilomètres partout la zone alluvionnaire absolument couverte de pavots approchant de la floraison... »

M. Jean Rodes, dans un long article très documenté paru dans *le Temps*, le 14 août 1909, écrit également à propos de ces réformes :

« Quant à moi, ce que j'ai vu, au cours de mon dernier voyage, ne m'autorise pas à croire à un amoindrissement de la passion des Chinois pour

1. *Bulletin du Comité de l'Asie Française.*

la pâte dispensatrice du rêve. J'ai trouvé le lit du fumeur, ses nattes et ses coussins partout, non seulement dans les fumeries, mais dans les maisons de thé, les concerts et les restaurants. J'ai vu, non sans effroi, les minuscules lampes briller jusque dans les faux ponts des bateaux où les passagers célestes s'entassaient au milieu d'un amas de colis et de hardes inflammables... Tous fumaient, et partout, à la maison de thé, au concert, à la fumerie élégante, rutilante de lumières, et dans les fumeries misérables des sombres impasses, sur des planches visqueuses où les corps apparaissent, à la faible clarté des lumignons, comme une rangée de cadavres dans une effroyable morgue clandestine. »

Et chaque jour de nouveaux témoignages sont venus de là-bas nous prouver qu'il ne faut guère se faire d'illusion sur la disparition du mauvais génie de l'opium : il règne toujours aussi tyrannique mais maintenant ses fidèles proscrits se cachent dans des fumeries secrètes.

Et ces résultats ne doivent pas nous étonner car même si le gouvernement chinois était sincère dans sa réforme, l'application d'une telle loi serait impossible par elle-même, d'abord en raison

même de son organisation administrative actuelle. Ce vaste empire est privé de toute centralisation, de toutes relations suivies et presque de communications entre ses différentes provinces si lointaines. Elles dépendent entièrement de mandarins cupides, tout puissants, qui n'ont aucun intérêt à entreprendre une telle réforme : car premièrement leur tolérance intéressée est une source intarissable de bénéfices pour eux, et ils peuvent exercer un chantage presque officiel grâce à ces décrets de l'empereur. Ce caractère corruptible de tous les fonctionnaires chinois est unanimement reconnu par tous ceux qui ont voyagé en Chine : tout est une question de prix, et même si l'on est condamné à mort, peut-être parce que trop sûr de son innocence on n'a pas cru nécessaire de payer ses juges, on a encore la ressource pour un prix très raisonnable de trouver un remplaçant pour le supplice.

Secondement les mandarins ont à redouter les soulèvements que provoquerait certainement chez les cultivateurs l'application d'un règlement aussi draconien. Comme pour les Célestes le plus grand désir, même avant celui de l'argent, est celui de la tranquillité, ils ne se soucient nullement de faire observer un décret que, fumeurs invétérés

qu'ils sont pour la plupart ils jugent inutile et, pour un simple scrupule de légalité, de risquer leur situation. Car quelque légale que soit la répression, ils savent trop bien qu'il y aura toujours à Pékin des envieux pour en tirer parti. Or il y a eu des révoltes des cultivateurs, et si elles n'ont pas été plus nombreuses — et encore qu'en sait-on ? combien de soulèvements locaux étouffés dans ces régions lointaines sans laisser la rumeur arriver jusqu'à nous ! — c'est justement parce que tous ces mandarins ont préféré, sous le coup de troubles menaçants, ne pas faire appliquer les mesures prohibitives qu'on nous donne en exemple du succès de ces réformes. Du reste la Chine n'est guère le pays des révolutions triomphantes ni des résistances violentes : les Célestes tournent les obstacles et glissent entre les lois. Ils sont susceptibles d'une force d'inertie rusée et latente que rien ne peut vaincre et qui a maintenu si isolé, si différent de nous, ce peuple immuablement figé dans ses traditions et ses rites depuis les âges les plus reculés. Toutes les tentatives de réforme ont été se perdre, se dissoudre, se volatiliser, dans cette foule immense et indifférente, plongée dans ses rêves d'opium, et ce n'est pas

quelques édits officiels qui supprimeront même en plusieurs années une passion séculaire, la plus enracinée d'un peuple aussi conservateur ; surtout tant que l'exemple continuera de venir des plus hauts fonctionnaires, des plus fins lettrés, des plus grands artistes.

Ce vice met en jeu trop d'intérêts économiques et sociaux, dont vivent tant de millions de cultivateurs, de commerçants et de fumeurs de toutes les classes de la société, et exerce en même temps une action trop profonde, trop dominatrice sur chacun d'eux individuellement pour qu'une loi semblable soit applicable.

Lorsqu'on pense aux lents et pénibles progrès de nos luttes européennes contre nos vices d'Occident, contre l'alcool, la morphine, etc., malgré nos centralisations puissantes, on ne peut que rester sceptique quant à la guérison radicale de plus de 20 millions d'hommes, surtout quand on sait combien l'opium est plus puissant que l'alcool le tabac.

Donc en résumé si même le gouvernement actuel était sincère dans cette lutte inflexible contre l'opium, ce que certains faits et témoignages semblent démentir, rien ne prouve que le gouverne-

ment de demain ne cédera pas devant des nécessités financières chaque jour plus écrasantes et n'acceptera pas comme la seule solution possible pour continuer son œuvre de réorganisation, ce monopole auquel il pense depuis si longtemps.

Dans tous les cas la Chine avec son organisation actuelle est complètement impuissante à faire appliquer une telle loi, une réforme aussi profonde, aussi absolue et ce n'est pas seulement pour quelques années encore, mais pour longtemps, toujours peut-être, que l'antique lampe à huile du fumeur d'opium, comme autrefois le feu sacré qui brûlait sur l'autel domestique, continuera, aussi bien dans les somptueuses fumeries de Pékin que sous l'humble tente des nomades errant au fond des immenses déserts asiatiques, à veiller de sa flamme fumeuse sur les corps abandonnés des fumeurs.

§ 2. — *Législation de l'opium en Indo-Chine.*

I. — Historique.

I. — COCHINCHINE. — Lorsqu'en 1862 la Cochinchine devint française, l'opium n'était pas répandu dans ces régions; seuls de rares marchands chinois

en vendaient à des prix très élevés, réalisant ainsi des bénéfices scandaleux. C'est pour faire cesser ces abus que l'administration établit en 1862 un fermage de l'opium et les premiers adjudicataires furent naturellement des Chinois de Cholon qui l'obtinrent au prix de 200.000 francs par an environ. Devant les bénéfices considérables que réalisaient encore les adjudicataires on éleva toujours plus le prix de ce fermage qui en 1881 fut porté à 7 millions de francs.

Cette fois les Chinois s'étant entendus pour ne pas accepter une telle augmentation, comme personne ne se présentait, le Conseil colonial établit la Régie directe et le monopole de l'opium.

On créa alors la manufacture de Saïgon, mais pour commencer on confia la fabrication à un Chinois en lui payant 0 fr. 50 par kilogramme de chandoo fabriqué dans cette bouillerie sous la surveillance de l'administration fournissant la matière première.

En 1891 l'administration se décida à exploiter elle-même la bouillerie de Saïgon qu'on transforma et perfectionna en 1904-1905 en remplaçant le travail manuel par le travail mécanique dans une très grande mesure.

II. — CAMBODGE. — Un fermier avait le monopole de l'introduction et de la vente de l'opium brut et plusieurs autres : celui de la fabrication et de la vente de l'opium préparé (chandoo). Ce régime dura jusqu'en 1893, date à laquelle les fermes furent supprimées et l'opium de la bouillerie de Saïgon seul vendu en régie directe.

III. — TONKIN. — L'institution du régime de l'opium au Tonkin remonte à la Convention de Hué signée le 25 août 1883, date à laquelle la ferme royale passa entre les mains de l'administration française qui laissa subsister ce mode de fermage, le fermier devant une redevance s'augmentant en raison directe de l'augmentation de la vente. En 1893 le gouvernement racheta à la société fermière ce monopole et le confia à l'administration des Douanes et Régies de l'Indo-Chine.

a) La fabrication du chandoo se faisait dans trois bouilleries : à Laokaï, Langson, et Haïphong.

Les deux premières furent supprimées en 1897 et la dernière en 1899, car, à partir de 1900 toute la fabrication devait être centralisée à Saïgon.

b) La vente, elle, se faisait auparavant par adjudication par canton puis en 1899 par province.

Les adjudicataires français en général s'empressèrent malheureusement de sous-traiter avec des Chinois : d'où pour l'administration bénéfices très inférieurs à ce qu'ils devaient être réellement.

III. — ANNAM. — L'administration française reprit à la ferme royale ce monopole seulement en 1892. Elle fut d'abord aux mains d'un fermier, M. de Saint-Mathurin, qui moyennant une redevance de 125.000 piastres par an jusqu'en 1892 et de 150.000 jusqu'en 1900 a été le maître absolu du monopole de l'opium en Annam : il recevait l'opium de Saïgon, nous le vendant à son gré sans aucune surveillance.

En 1901 la régie directe a repris ce monopole de l'opium en mains. L'Annam fut divisé comme le Tonkin en lots vendus à l'adjudication à des fermiers généraux en leur imposant un minimum de vente.

II. — Législation actuelle pour toute l'Indo-Chine.

Arrêté de 1899. — L'acte administratif fondamental sur le régime du monopole de l'opium en

Indo-Chine est l'arrêté du Gouverneur général du 7 février 1899 approuvé par décret du 30 août de la même année.

Il constitue sur des bases définitives et uniformes le monopole de l'achat, de la fabrication et de la vente de l'opium dont l'exploitation est confiée à l'Administration des Douanes de l'Indo-Chine.

Culture et transit. — La culture ne peut avoir lieu qu'avec l'autorisation de cette administration. Des mesures spéciales sont prises pour assurer le contrôle de l'opium en transit au Tonkin soit arrivant par terre ou par mer (art. 16 à 18) pour les quantités de plus de 25 kilogrammes seulement pour les bureaux de douanes suivants : Saïgon, Haïphong, Pnompenh, Laokay, Langson.

Vente. — La vente de l'opium brut ou des préparations pharmaceutiques dérivées ne peut avoir lieu que par des pharmaciens européens sous la surveillance de l'administration. Celle de l'opium préparé, exclusivement fabriqué par l'administration, est exercée soit en régie directe, soit par des fumeries autorisées et intéressées.

Intermédiaires. — Aucun autre opium que celui de la régie ne peut être mis en vente et cette ad

ministration fixe le nombre d'entrepôts, de bureaux de vente et de fumeries, qui seront gérés par ses soins ou par des particuliers choisis par elle auxquels elle concède le droit exclusif dans une région déterminée. Les débitants devront verser un fonds de garantie proportionnel à l'importance des achats qu'ils s'engagent à faire, les conditions d'achat et de revente au public étant fixées dans des contrats spéciaux par l'administration (1).

III. — Mesures prises depuis 1907 pour réduire la consommation de l'opium.

A la suite du mouvement général de réaction contre l'opium, le gouvernement général de l'Indo-Chine chercha à réduire le mal.

Arrêté. — Un arrêté du 10 juin 1907 interdisait l'ouverture de fumeries en Annam et au Tonkin — où il n'y en a pour ainsi dire aucune et décidait qu'aucune fumerie nouvelle ne serait autorisée en

1. (Art. 50, art. 5.) Les fumeries ne peuvent être établies qu'après une déclaration à l'administration.

Leur entrée est interdite aux femmes de tout âge, aux enfants de moins de 20 ans et aux Européens.

Cochinchine et au Cambodge. Postérieurement les prix de l'opium subirent une première hausse. Une seconde augmentation en 1908 suivit bientôt (voir au chapitre sur les prix du chandoo).

Commission. — Une commission officielle fut chargée d'examiner les moyens de réduire encore cette funeste habitude : elle se réunit le 12 septembre 1908 et elle conseilla d'augmenter encore les prix, de fermer peu à peu les fumeries, de répandre dans les populations par tous les moyens la connaissance des dangers de l'opium, d'interdire la vente des résidus de l'opium, de surveiller plus sévèrement la contrebande.

Circulaire. — Une circulaire du Gouverneur général interdisait en 1907 l'usage de l'opium à tous les fonctionnaires de tous rangs et de tous services sous peine d'être privés de tout avancement et même avec mise à la retraite pour ceux qui continuent.

Enfin, pour complaire à la Chine, interdiction d'importer le chandoo de Saïgon sur Hong-Kong et suppression de l'opium dit du « Yunnan » à la bouillerie.

Toutes ces mesures expliquent la baisse de la vente de l'opium signalée précédemment à propos

du commerce et des revenus tirés de l'opium en Indo-Chine (chapitre « Prix du chandoo »).

Beaucoup de personnes trouvent toutes ces mesures encore très insuffisantes et voudraient comme suite à cette campagne générale contre l'opium, qu'on supprimât complètement ce monopole en Indo-Chine, l'État ne devant pas tirer des bénéfices considérables de la vente officielle d'un véritable poison social.

Mais si au point de vue moral une telle mesure paraît indiscutable, en fait il n'en est pas de même. En supprimant ce monopole, de l'avis unanime des personnes compétentes, on ne diminuerait en rien la consommation de l'opium dans notre colonie : la contrebande seule bénéficierait d'une telle mesure. Chaque fois en effet que dans ce but moral on a élevé les prix officiels de vente, prix qui ont déjà doublé depuis cinq ans, on a constaté une augmentation d'importation d'opium de contrebande. On estime déjà cette contrebande à un tiers de la consommation totale, certains auteurs même aux trois cinquièmes, et cette augmentation est en raison directe de l'élévation du prix du monopole.

Quant à supprimer cette contrebande il ne faut pas y songer tant que les provinces chinoises qui

longent notre frontière ne supprimeront pas elles-mêmes cette culture, car il est matériellement impossible de surveiller effectivement, dans ces régions sauvages et montagneuses, une frontière aussi étendue limitrophe de la région de la Chine la plus productive d'opium ; d'autant plus que même pour se rendre aux ports chinois, l'opium du Yunnan a intérêt à passer par le Tonkin et que ce trafic a une organisation très ancienne et très complète. La plus grosse part de cette contrebande se fait par l'intermédiaire de sociétés chinoises secrètes ayant leur siège en Chine et des représentants dans toute l'Indo-Chine.

Leurs nombreux adeptes sont soumis à des statuts sévères dont une clause même exige le serment de ne jamais révéler le secret des opérations ni les noms d'aucun membre, toute trahison devant être punie de mort, et il paraît que dans de nombreux cas en effet la peine a été rigoureusement appliquée.

Par conséquent la suppression du monopole commencerait par placer notre colonie dans un embarras financier critique, juste au moment où l'on peut craindre des troubles et où le gouvernement a besoin de toutes ses ressources, dont celle-

ci est justement une des plus importantes. Secondement on ne diminuerait par ce sacrifice que très peu la consommation de l'opium et on abandonnerait ainsi les fumeurs aux opiums frelatés et de mauvaise qualité de contrebande, bien plus dangereux que la drogue officielle.

Et pourquoi tolérer alors le monopole officiel de l'alcool ? Ce mal n'est-il pas pire que celui de l'opium ? Il est vraiment étrange de crier contre l'opiomane qui n'est guère pratiquée que par les Chinois habitant en Indo-Chine, alors que nous trouvons naturel de répandre le goût de l'alcool qui, lui, a déjà trouvé un milieu favorable dans la population indigène et européenne. Nous avons déjà dit qu'entre ces deux fléaux, l'opium était encore préférable, même pour nos fonctionnaires.

Qu'on interdise l'alcool d'abord et l'opium ensuite, soit ! ce sera très bien ; et encore faudra-t-il prendre des mesures sévères contre la morphine qui ne tardera pas à remplacer l'opium, comme on en a eu un exemple frappant au Japon (1), et contre la culture du chanvre, qu'on a déjà signalé

1. La ville d'Osaka a un commerce considérable de seringues de Pravaz qu'elle fabrique et dont elle fournit le monde entier.

sur plusieurs points, pour produire le haschisch, qui n'est guère préférable à l'opium lui-même.

§ 3. — *Législation de l'opium aux Indes.*

I. — Historique.

La culture du pavot était libre autrefois aux Indes : il y avait bien eu un commencement de monopole de l'opium dans le Bihar mais il avait été abandonné pendant les troubles survenus sous la dynastie des Mogols, laissant seulement après lui une puissante association des plus gros vendeurs d'opium qui s'organisa à Patna, déjà le centre de cette production. Cette culture du pavot était encore libre en 1758 quand la Compagnie des Indes obtint le monopole du commerce du Bengale et du Bihar dont l'opium était la principale source de revenus.

En 1775 Warren Hastings décida qu'il était nécessaire dans l'intérêt commun de réglementer ce commerce de l'opium et créa le monopole de l'opium. Ce monopole fut d'abord affermé à des adjudicataires qui devaient vendre l'opium qu'ils

préparaient à un prix déterminé à l'avance par le gouvernement.

En 1786 le gouvernement reprit ce monopole pour l'exercer lui-même, car il était devenu une source de bénéfices considérables. Malheureusement toutes les provinces de l'Ouest et du Centre échappaient encore à tout contrôle et très spécialement la région de Malwa qui était une des plus grandes productrices d'opium.

En 1818, après la guerre des Marathes, la Compagnie des Indes obtint un protectorat sur les importants districts de l'Ouest, tout le long de la côte, sauf celui du Sindh qu'elle n'aura qu'en 1843. Dix de ces États indigènes acceptèrent après la guerre le monopole de l'opium cultivé sur leur territoire, mais devant les violentes protestations des cultivateurs le gouvernement préféra renoncer à ce monopole et se contenter seulement d'un droit sur chaque caisse d'opium sortant de ces États. Par conséquent, dans le régime actuel il y a trois catégories d'États producteurs d'opium aux Indes :

a) Les États indigènes du Centre, libres de tout contrôle encore actuellement mais dont la production est insignifiante ;

b) Les États indigènes non soumis au monopole mais seulement à un droit qui frappe chaque caisse d'opium qui en sort, comme la province de Malwa ;

c) Enfin ceux soumis au monopole où la culture est limitée comme étendue totale et où chaque cultivateur doit obtenir une autorisation préalable. La récolte entière doit être vendue au gouvernement à un prix déterminé par lui à l'avance, variable chaque année et déduction sera faite des avances accordées aux cultivateurs suivant un usage très répandu.

Les deux agences chargées d'acheter cette récolte, celles de Bénarès et de Patna, préparent deux sortes différentes d'opium : l'une destinée à l'exportation (*provision opium*) est envoyée à Calcutta qui l'exportera aux bouilleries de chandoo de Chine ou d'Indo-Chine ; l'autre destinée à la consommation intérieure (*excise opium*). Ce dernier opium est distribué dans les bureaux des différents districts où il est vendu avec un droit élevé à des marchands seuls autorisés. Cependant, dans certains États tout le monde peut librement acheter au Trésor un débit de vente d'opium.

Mais l'opium ne peut être consommé qu'à domi-

cile car il est interdit de le consommer dans les débits de vente, et en outre on ne peut en acheter, d'après un récent règlement, une quantité supérieure à 900 grains à la fois.

Nous avons vu qu'à la suite des fameux décrets chinois de 1906 et pour se conformer au mouvement général contre l'opium, l'Angleterre avait accepté de réduire graduellement l'exportation des Indes et même l'étendue des cultures en pavot (voir Ch. sur la production des Indes où sont donnés tous les détails de cette réduction progressive), et cela jusqu'à suppression totale — si toutefois la Chine elle-même prouve la sincérité de ses déclarations en appliquant chez elle les mesures annoncées. Aussi l'Angleterre, qui ne veut pas être dupe d'une campagne habile contre l'opium des Indes seul, n'a accepté qu'à titre d'essai cette réforme et sous cette clause restrictive formelle.

En effet nous avons vu quels énormes bénéfices son budget des Indes tire de cette exportation. En outre modifier les cultures des régions immenses actuellement consacrées à l'opium présente de grandes difficultés pécuniaires et devient presque impossible dans les États indigènes libres.

L'Angleterre a raison de ne pas se lancer à la

légère dans d'aussi grandes difficultés tant que la Chine n'aura pas mieux prouvé en fait ses si généreuses intentions. A ce moment seulement une nouvelle législation prohibitive définitive viendra remplacer la législation par échelons actuelle.

Du reste, les avis sont bien partagés sur les ravages de l'opium aux Indes : les uns croient que c'est à l'opium que les Anglais doivent d'avoir pu si facilement conquérir les Indes ! les autres affirment que les cas d'empoisonnement par l'opium sont très rares.

Une commission envoyée aux Indes par le Parlement anglais déclara, après une enquête auprès de 161 médecins indous, que l'usage modéré de l'opium n'a pas d'effets funestes, surtout quand il est exclusivement absorbé sous forme de pâtes comme c'est le cas aux Indes où les fumeurs n'existent pas.

§ 4. — *Législation des Indes Néerlandaises.*

Le gouvernement hollandais a établi aux Indes Néerlandaises le système du monopole de l'opium. Comme cette colonie ne cultive pas elle-même

le pavot, ce monopole est basé sur la prohibition de l'importation de la matière première qui ne sera admise que pour le compte du gouvernement.

Pour éviter les falsifications on mélange à l'opium brut des opiums du Levant qui ont un goût spécial ainsi qu'une préparation particulière qui lui ajoute une saveur propre afin de rendre la fraude impossible; par contre, grâce à ce goût distinctif, cet opium de Java n'est pas aimé des fumeurs d'Orient.

Le chandoo est fabriqué à la bouillerie de Java qui vend deux qualités, le chandoo, et un produit inférieur dit « tickee ». Suivant un procédé particulier à Java, on enferme le chandoo dans des tubes en étain qui rappellent ceux adoptés pour les couleurs des peintres: aussi est-on forcé, pour éviter les pertes, de lui donner une trop grande densité, et les fumeurs pour s'en servir doivent-ils le délayer avec une solution de mélasse ou des décoctions de bétel. Cependant, malgré tous ces inconvénients et malgré surtout le prix fantastique de 750 francs le kilogramme de chandoo, ce monopole réalise des bénéfices considérables, ce qui prouve combien cette passion dispose à tous les sacrifices et qu'au-

cun autre produit au monde ne lui est comparable pour procurer au fisc des revenus illimités.

§ 5. — *Réglementation en France.*

En France l'importation et la vente de l'opium sont prohibées par un décret du 3 octobre 1908.

Il y avait déjà une Ordonnance du 29 octobre 1846 interdisant la détention et la vente « des substances vénéneuses » à toute personne autre que les fabricants et les pharmaciens (et avec certaines réglementations imposées à ces détenteurs) mais cette législation était-elle applicable à l'opium ? Il y avait doute sur ce point. Au reste on ne saurait dire que la législation actuelle soit beaucoup plus efficace malgré les poursuites correctionnelles auxquelles sont exposés les délinquants.

En effet elle n'empêche pas et ne peut empêcher les pharmaciens d'importer et de détenir de l'opium pour l'usage médical sous le nom « d'extrait thébaïque » et quant aux réglementations énumérées par le décret et destinées à faciliter le contrôle et à empêcher les abus, telles que acquit à caution pour l'importation, registre spécial pour

la vente portant mention des quantités délivrées aux clients et paraphé par le commissaire de police, mise de la drogue sous clé, etc, etc., elles ne sont jamais appliquées.

Cependant ce n'est pas par l'intermédiaire des pharmaciens que l'opium pénètre dans la circulation, c'est par l'importation en contrebande. L'opium ayant une grande valeur sous un petit volume est assez facile à dissimuler. Récemment (mai 1910) on a saisi 50 kilogrammes d'opium rapportés de Hong-Kong chez l'amie d'un colonial, et 30 kilogrammes avaient déjà été vendus par lui. C'est néanmoins la première fois qu'on saisit une quantité aussi considérable.

Les fumeries, c'est-à-dire la cession de l'usage d'un local et d'instruments appropriés, sont prohibées aussi. Mais, de même que lorsqu'il s'agit de maison de jeu, la loi ne peut atteindre les fumeries privées or c'est généralement sous cette forme, le plus souvent au domicile de femmes du demi-monde qui ont pour clients les officiers de marine, que la fumerie échappe à toute répression.

Le décret du 20 mai 1909 a étendu à toutes les colonies françaises (autres que l'Indo-Chine) la prohibition déjà édictée pour la France. Il y en

avait une particulièrement menacée, à raison de son voisinage : c'est Madagascar. Pour elle existe un régime spécial : antérieurement même au décret métropolitain, les fumeries avaient été prohibées sous peine d'un à quinze jours de prison (décret du 31 août 1908). Et postérieurement un décret du 15 janvier 1910 est venu édicter des sanctions pénales qui font défaut en ce qui concerne les autres colonies.

Vu : le Président de la thèse,
PERREAU

Vu le Doyen :
P. CAUWÈS

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
L. LIARD

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	5
I. — <i>Historique de la question.</i> — Origines de l'opium	15
II. — <i>Culture du pavot.</i> — Le pavot à opium . .	28
III. — <i>La fabrication du chandoo</i>	41
IV. — <i>Commerce</i>	57
§ 1. — Production de l'opium	57
§ 2. — Prix de l'opium brut	70
V. — <i>La Fumerie</i>	90
VI. — <i>La lutte contre l'opium</i>	107
§ 1. — Législation de l'opium en Chine . . .	114
§ 2. — Législation de l'opium en Indo-Chine .	130
§ 3. — Législation de l'opium aux Indes . . .	140
§ 4. — Législation des Indes Néerlandaises .	144
§ 5. — Réglementation en France	146

